

LES

FRÈRES CORSES

DRAME FANTASTIQUE EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX,

TIRÉ DU ROMAN DE **M. ALEXANDRE DUMAS.**

PAR **MM. E. GRANGÉ ET X. DE MONTÉPIN,**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-HISTORIQUE, LE 10 AOUT 1850.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FABIEN DEI FRANCHI.....	MM. FECHTER.	LE GUIDE.....	MM. DÉSIRÉ.
LOUIS DEI FRANCHI.....		UN DOMESTIQUE.....	
FABIEN DEI FRANCHI.....	BERTHOLLET.	GRIFFO.....	PAUL.
LOUIS DEI FRANCHI.....		UN CHIRURGIEN.....	SERRES.
CHATEAU-RENAUD.....	EMMANUEL.	M ^{me} SAVILIA DEI FRANCHI..	M ^{mes} LETOURNEUR
ALFRED MEYNARD.....	PEUPIN.	EMILIE DE LESPARRE.....	MATHILDE.
GIORDANO-MARTELLI.....	BONNET.	ESTHER.....	MARIE-BOUTIN.
MONTGIRON.....	LINGÉ.	GRAIN-D'OR.....	FERRANTI.
COLONNA.....	BOUTIN.	POMPONNETTE.....	MARTHE.
ORLANDO.....	GEORGES.	MARIA.....	HUMBLET.
LE BUCHERON.....	BARRÉ.	UN DOMINO.....	
LE JUGE DE PAIX.....	VIDEIX.		

PAYSANS ET PAYSANNES CORSES, JEUNES GENS, DOMINOS, MASQUES, ETC.

La scène est, au 1^{er} acte, en Corse; au 2^e acte, à Paris, et, au 3^e, dans la forêt de Fontainebleau.

ACTE PREMIER.

En Corse, au village de Sullacaro, province de Sartène, chez madame Savilia dei Franchi. — La salle principale de la maison; grande cheminée surmontée d'un trophée de carabines accroché aux cornes d'un moufflon. — Au fond, la porte d'entrée; aux deux côtés, des portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, MARIA est assise à gauche et chante en filant.

MARIA.

Air nouveau de M. Varney.

PREMIER COUPLÉ.

D'Alerie à Sartène
Le chemin est bien beau :
Mais seulement à peine
A-t-on quitté la plaine
Que l'on trouve un tombeau.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Un pied de laurier-rose
Est son seul ornement :
Un filet d'eau l'arrose ;
Et c'est là que repose
Peppino, mon amant.

Pendant la ritournelle du deuxième couplet, on entend frapper à la porte.

(Se levant.) Il me semble qu'on a frappé...
(On frappe de nouveau.) Mais, oui, je ne me trompe pas.... *(Appelant.)* Griffio! Griffio!

SCÈNE II.

MARIA, GRIFFO.

GRIFFO, *entrant par la droite.* Eh bien? qu'y a t-il? est-ce que le feu est à la maison?

MARIA. Non; mais on frappe à la porte.

GRIFFO. Allez ouvrir!

MARIA, *avec crainte.* Il est trop tard, merci!

GRIFFO. Peureuse! *(Il va ouvrir et disparaît.)*

MARIA, *seule, et rangeant son rouet.* Bon! aller ouvrir pour recevoir quelque coup de

pistolet... ou quelque coup de couteau... (*A Griffio qui revient.*) Eh bien ! qui est là ?

GRIFFO. Un voyageur français qui vient d'arriver à Sullacaro, et qui demande l'hospitalité !

MARIA. *avec joie.* Un voyageur français !... vous ne la lui avez pas refusée, je l'espère ?

GRIFFO. Refusé !... Bon, est-ce que ces choses-là se refaisent en Corse ? Je lui ai répondu, au contraire, que madame Savilia dei Franchi, notre maîtresse, se ferait un honneur de le recevoir.

MARIA. Et ce voyageur ?...

GRIFFO. Eh bien ! il descend de cheval ! — Vous, courez annoncer sa visite.

MARIA. A qui ?

GRIFFO. Mais à la comtesse, il me semble ! Allons, allons, vous le verrez plus tard ; puis-
qu'il couche ici, vous avez bien le temps.

MARIA. Ah ! au fait ! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

GRIFFO, ALFRED MEYNARD, UN GUIDE.

GRIFFO, *au fond.* Par ici, excellence, par ici !... On est allé prévenir la signora Savilia de votre arrivée, et, dans un instant, elle sera ici pour vous recevoir. En attendant, veuillez vous reposer.

ALFRED. En vérité, mon ami, je crains de la déranger... d'être si discret.

GRIFFO, *souriant.* Indiscret ! ah ! monsieur, c'est un mot de France que nous ne comprenons pas... En Corse, l'étranger fait honneur à la maison devant laquelle il s'arrête... (*Se retournant.*) Bonjour, Tomaso ; pose là les bagages de son excellence... Ne vous inquiétez de rien, monsieur, tout cela sera transporté dans votre chambre.

LE GUIDE. Vous voyez, excellence, que j'avais raison de vous dire que vous n'aviez pas été mal inspiré en choisissant pour votre hôtellerie la maison de la signora Savilia.

ALFRED. Non, certes, et je vois que je puis te congédier maintenant... Tiens, voici deux piastres ; une pour la mule, une pour le maître... es-tu content ?

LE GUIDE. Je le crois bien, vous me payez comme ma bête ! (*Il sort par le fond.*)

ALFRED, *à Griffio.* Au reste, ce n'est pas tout à fait le hasard qui m'a conduit à la maison de ta maîtresse, mon ami.

GRIFFO. Est-ce que votre excellence connaît la signora Savilia ?

ALFRED. Non, je n'ai pas cet honneur ; mais je suis porteur d'une lettre de recommandation pour elle.

GRIFFO. Oh ! vous n'aviez pas besoin de cela pour être le bien venu.

ALFRED. Cependant, mon ami, permettez-moi de croire qu'en me présentant de la part de son fils...

GRIFFO, *vivement.* De monsieur Louis ?

ALFRED. Justement !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAVILIA DEI FRANCHI.

SAVILIA, *entrant par la gauche.* Vous venez de la part de mon fils, dites vous, monsieur ?

ALFRED, *s'inclinant.* Madame, vous devez me trouver bien hardi ; mais l'usage du pays m'excuse, et cette lettre (*il la lui donne*) de Louis m'autorise...

SAVILIA, *prenant la lettre.* Oh ! vous n'aviez pas besoin de cette recommandation, monsieur, pour être accueilli dans cette maison comme vous méritez de l'être. En Corse, tout voyageur peut, en entrant dans une ville ou dans un vilage, jeter la bride sur le cou de son cheval, et descendre où il s'arrête... toute porte s'ouvrira devant lui, sans qu'il ait même besoin d'y frapper. Une fois entré dans la maison, il y demeurera le temps qu'il lui plaît, et, à son départ, ceux qui l'auront reçu le remercieront de l'honneur qu'il aura bien voulu leur faire. (*Se retournant.*) Maria, vous préparez pour monsieur la chambre que Louis occupait avant son départ ; Griffio, portez-y les bagages de notre hôte... allez ; tant que monsieur restera ici, vous serez à son service.

TOUTS DEUX, *s'inclinant.* Oui, signora. (*Ils sortent en emportant les bagages.*)

SCÈNE V.

ALFRED, SAVILIA.

ALFRED. Mon séjour ne sera pas long, madame, et je n'abuserai pas de l'hospitalité que vous avez la bonté de m'offrir ; mon voyage touche à sa fin... des affaires importantes me rappellent à Paris, et demain j'aurai le regret, madame, de prendre congé de vous.

SAVILIA. Vous êtes libre de faire ainsi qu'il vous conviendra, monsieur ; cependant j'espère que vous changerez d'avis, et que nous aurons l'honneur de vous posséder plus longtemps.

ALFRED, *s'inclinant.* Madame...

SAVILIA. En tous cas, vous avez entendu ce que j'ai dit à mes serviteurs : la maison est comme eux, monsieur ; elle vous appartient tout entière... usez-en donc comme si

elle était vôtre, et soyez le bienvenu de la mère comme vous l'allez être du fils, aussitôt qu'il sera rentré.

ALFRED. Ah! c'est vrai, madame! monsieur Fabien, votre second fils...

SAVILIA. J'ai deux enfants, monsieur, mais pas de premier ni de second fils... Entre eux il n'y a ni premier ni second, il y a deux frères, voilà tout!

ALFRED. En effet, Louis m'a parlé de cela, madame... Vos deux fils sont jumeaux, je crois?

SAVILIA. Oui, monsieur; nés le même jour, au même instant...

ALFRED. Et ils se ressemblent beaucoup, m'a-t-il dit aussi?

SAVILIA. Vous en jugerez vous-même quand vous aurez vu Fabien.

ALFRED. Et aurai-je bientôt ce plaisir?

SAVILIA. Oh! selon toute probabilité. — Il a quitté Sullacaro ce matin, de bonne heure, pour se rendre dans la montagne, où il avait un rendez-vous; il ne peut donc tarder à être de retour.

ALFRED. J'ai hâte de le voir, de lui serrer la main de la part de son frère... Mais je vous prie en grâce, madame, que je ne vous prive pas de lire cette lettre.

SAVILIA. Merci. Vous comprenez le bonheur qu'a t ujours une mère à revoir l'écriture du fils dont elle est séparée. (*Elle s'assied à gauche et lit bas.*) Il se porte bien, mon cher Louis... il vous recommande à moi comme un de ses amis... Vous me rendrez la justice de lui dire que je n'avais pas attendu sa recommandation.

ALFRED. Oh! madame vous avez été cent fois trop bonne! Il le saura, et cela ne l'étonnera point... Du reste, s'il ne vous entretient pas plus longuement de lui dans cette lettre, c'est qu'il voulait me laisser le plaisir de vous donner moi-même de ses nouvelles.

SAVILIA. Et ces nouvelles sont bonnes?

ALFRED. Excellentes, madame; Louis se portait à merveille quand je l'ai quitté, et...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRIFFO.

GRIFFO, *entrant par le fond et s'approchant.* Madame, c'est monsieur Fabien.

SAVILIA, *se levant.* Fabien!... Vous le voyez, monsieur, je vous en ai dit qu'il ne pouvait tarder... (*A Griff.*) Et où est-il?

GRIFFO, *montrant le fond.* Là, à deux pas; il cause avec notre juge de paix. (*A Alfred.*) La chambre de son excellence est prête, et quand il lui plaira...

ALFRED. Merci, je ne suis pas fatigué; cela

délasse d'être bien reçu... (*Il remonte à droite et cause bas avec Griff.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FABIEN. (*Il porte une carabine qu'il dépose en entrant.*)

SAVILIA, *allant au-devant de lui.* Allons, viens, Fabien, tu es attendu ici!

FABIEN. Par vous, ma mère?

SAVILIA. Oui, par moi, et par quelqu'un encore... Comme tu reviens tard, cher ami!

FABIEN, *bas.* Oh! c'est que ce démon d'Orlando est un vrai Corse, et il se faisait tirer l'oreille.

SAVILIA, *de même.* Mais enfin?...

FABIEN, *avec un soupir.* Enfin, ma mère, tout est arrangé, convenu; — Orlando et Colonna ont promis de se trouver ici tous deux ce soir avec leurs parents et leurs amis, et puisqu'ils ont promis, ils viendront... Mais vous disiez, ma mère, que quelqu'un m'attendait.

SAVILIA. Monsieur Alfred de Meynard, un ami de ton frère.

FABIEN. En effet, ma mère, j'ai rencontré Tomaso qui m'a appris que nous avions un hôte, et j'ai hâté le pas pour venir lui souhaiter la bienvenue... (*Allant à Alfred, et lui tendant la main.*) Monsieur...

ALFRED, *le regardant et avec étonnement.* Ah! mon Dieu!

FABIEN. Qu'avez-vous?

ALFRED. Oh! quelle ressemblance étrange!...

FABIEN, *souriant.* Ah! oui, je comprends.

ALFRED. En vérité, je suis tenté de vous demander si c'est à monsieur Fabien ou à monsieur Louis de Franchi que j'ai l'honneur de parler en ce moment.

SAVILIA, *qui s'est rassise.* Monsieur, nous apporte une lettre.

FABIEN, *vivement.* Une lettre, ma mère! Voyez-vous me la donner?... (*Il l'ouvre.*) Ah! il y a trois semaines que vous avez quitté Louis?... Alors vous ne pouvez rien savoir.

SAVILIA. Qu'y a-t-il donc, Fabien?

FABIEN. Oh! rien ma mère! je dis seulement qu'il y a trop longtemps que monsieur a quitté Paris pour nous donner des nouvelles importantes de mon frère.

ALFRED. Pardonnez-moi, monsieur, de ne pas vous avoir remis cette lettre plus tôt, mais n'ayant qu'un mois à donner à mon voyage en Corse, il m'était impossible de m'écarter de l'itinéraire de mon guide Valery. — J'ai donc visité d'abord Bastia, Cortè, Ajaccio...

Enfin, me voici dans la province de Sartène, à Sullacaro, ayant gardé, comme vous le voyez, ma meilleure visite pour la dernière.

FABIEN. Me permettez-vous, monsieur, de vous demander comment se trouvait mon frère lorsque vous l'avez quitté ?

ALFRED. Mais si vous me voulez parler de sa santé, monsieur, elle me paraissait excellente.

FABIEN. Voici pour le côté physique ; mais pour le côté moral, ne vous a-t-il point paru triste, tourmenté, inquiet ?

ALFRED. Mais non, je l'ai laissé travaillant avec ardeur à sa thèse qu'il va passer.

FABIEN. Ah ! oui !

ALFRED. Il paraissait plein d'espoir et sûr du succès.

FABIEN. Ainsi, vous ne lui connaissiez, à cette époque, aucune cause de chagrin ?

ALFRED. Aucune... Auriez-vous quelques raisons de croire le contraire.

SAVILIA, *inquiète*. Mon fils ?...

ALFRED. Auriez-vous reçu depuis peu de mauvaises nouvelles ?

FABIEN. Reçu, non... du moins dans le sens que vous donnez à ce mot.

ALFRED. Je ne comprends pas, monsieur.

FABIEN. Je veux dire que nous n'avons point reçu de lettre de Louis.

ALFRED. Vous connaissez le proverbe français, monsieur : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ; » je ne vois donc pas ce qui pourrait vous tourmenter.

FABIEN. Oui, vous ne voyez pas, vous ; mais moi !...

SAVILIA. J'espère, Fabien, qu'il n'est rien arrivé de grave à ton frère ?

FABIEN, *allant à elle*. De grave ? non, ma mère... je ne le pense pas... cependant...

SAVILIA. Oui, ces inquiétudes dont tu me parlais hier, ces chagrins que tu supposais à Louis...

FABIEN. Eh bien, ma mère, je suis toujours dans les mêmes craintes.

SAVILIA. Cependant, depuis hier, tu n'as eu aucun autre avertissement ?

FABIEN, *après un moment*. Non, aucun.

SAVILIA. Enfin, si quelque grave danger menaçait la vie de ton frère ?

FABIEN, *avec émotion*. Ma mère !

SAVILIA. Si ton frère était... mort... tu le saurais, n'est-ce pas ?

FABIEN. Oui, car je l'aurais revu.

ALFRED, *à part et étonné*. Il l'aurait revu !

SAVILIA. Et tu me l'eusses dit ?

FABIEN, *l'embrassant au front*. Je vous l'eusse dit, oui, ma mère.

SAVILIA, *se levant*. Merci ! Les absents sont dans la main du Seigneur : le principal est que tu sois sûr que ton frère existe. Ne songeons donc plus qu'à bien recevoir l'hôte que bo re bonne fortune, nous envoie. (*Elle salue Alfred qui s'incline devant elle. Fabien accompagne sa mère jusqu'à la porte de gauche, Savilia sort.*)

SCÈNE VIII.

ALFRED, FABIEN.

ALFRED, *les regardant s'éloigner et à lui-même*. Voilà qui est étrange !... Quel est donc ce frère qui prétend que si son frère était mort, il l'aurait revu ?... Quelle est cette mère qui fait promettre à l'un de ses fils que si son autre fils est mort, il le lui dira ?... (*Gaiement.*) Au reste, je suis dans le pays des aventures, et cette maison me paraît un véritable nid à légendes.

FABIEN, *se rapprochant*. Vous nous excusez, n'est-ce pas, monsieur, d'avoir parlé ainsi devant vous de nos affaires de famille ? d'ailleurs, vous n'êtes point un étranger, puisque vous nous êtes envoyé par notre pauvre Louis. (*Il pousse un soupir.*)

ALFRED. Pardon, monsieur, mais...

FABIEN. Oui, vous cherchez à comprendre, je le vois !... Les derniers mots échangés entre ma mère et moi vous ont paru obscurs.

ALFRED. Je l'avoue ! Vous disiez que vous étiez sans nouvelles récentes de votre frère ?

FABIEN. C'est vrai, monsieur.

ALFRED. Et cependant, vous paraissez aussi inquiet que si vous en aviez reçu... et de mauvaises même.

FABIEN. C'est encore vrai !

ALFRED. Alors, puisque vous êtes sans nouvelles aucunes de lui... qui peut vous faire supposer qu'il soit inquiet, souffrant, tourmenté ?

FABIEN. Parce que depuis trois jours, je suis inquiet, souffrant, tourmenté moi-même.

ALFRED, *souriant*. Pardon, mais cela ne m'explique point...

FABIEN. Vous savez que Louis et moi sommes jumaux ?

ALFRED. Louis me l'a dit, monsieur, et tout à l'heure madame votre mère m'a fait l'honneur de me le redire.

FABIEN. Vous savez que lorsque nous vînmes au monde, nous nous tenions l'un et l'autre par le côté, comme ces frères Siamois

qui, il y a quelques années, excitèrent la curiosité des Parisiens.

ALFRED. Non, j'ignorais cela.

FABIEN. Voilà cependant le fait sur lequel repose tout le fantastique de notre situation ; il a fallu un coup de scalpel pour nous séparer ; mais l'adhérence morale a subsisté ; ce qui fait que, quoique séparés, quoique éloignés même, nous avons toujours eu même corps, même cœur, même âme. Il en résulte que toute impression physique ou morale un peu forte, que l'un de nous éprouve, a son contre-coup sur l'autre.

ALFRED, qui s'est assis à droite, près de la table. Ah ! vraiment !

FABIEN. Or, pendant les derniers jours qui viennent de s'écouler, sans motif aucun, j'ai été triste, inquiet, sombre ; j'ai ressenti des serremments de cœur cruels. Il est évident pour moi, monsieur, que mon frère a éprouvé quelque violent chagrin.

ALFRED. Et ce chagrin, de quelle nature pensez-vous qu'il soit ?

FABIEN. Que sais-je !.. j'ai ressenti l'effet, mais j'ignore la cause.

ALFRED. Quelque déception dans sa carrière, peut-être ?

FABIEN. Non, monsieur... non... c'est un chagrin de cœur.

ALFRED, souriant. Je vous avoue que je le croyais plus occupé de ses études que des femmes.

FABIEN. Des femmes !.. Non, je ne le crois pas occupé des femmes... je le crois amoureux d'une femme, ce qui est bien différent.

ALFRED. Et cette femme ?.. (Se levant.) Mais pardon, je m'aperçois que j'essaye d'entrer indiscrètement dans les secrets de votre frère.

FABIEN. Oh ! mon Dieu, non, monsieur, et ce que je vais vous dire est bien simple. — Il y a un an environ, la fille du général commandant la Corse vint à Ajaccio passer deux mois avec son père. C'était une adorable personne, jeune, belle, gracieuse... Nous eûmes plusieurs fois occasion de la voir, mon frère et moi, et comme toutes nos sensations sont doubles, mais pareilles ; comme nous haïssons et comme nous aimons avec le même cœur, nous devînmes amoureux tous deux en même temps. Seulement, comme chacun de nous s'aperçut que l'autre l'aimait, chacun de nous essaya d'étouffer son amour. Je ne sais si j'y parvins pour mon compte, mais Louis put croire que j'y étais parvenu, et un redoublement de tendresse de sa part me prouva sa reconnaissance. Le général quitta

la Corse pour retourner en France, sa fille le suivit, et l'adorable vision disparut. Quelque temps après ce départ, mon frère me demanda si je ne voulais point aller à Paris pour faire mon droit ou suivre des cours de médecine ; il avait toujours été convenu entre nous que jamais nous ne quitterions la Corse tous les deux à la fois, et que l'un de nous resterait invariablement près de notre mère... Je compris le besoin de ce pauvre cœur amoureux, et je déclarai que je n'avais aucun désir d'aller en France. A cette déclaration, je vis rayonner la joie sur le visage de mon frère. Alors, dit-il, c'est moi qui irai... — Va, mon Louis, lui dis-je, va ! Et il partit. Quant à moi, vous le voyez, je restai à Sullacaro, que je ne quitterai probablement jamais.

ALFRED. Vous ne quitterez jamais ce village ?

FABIEN. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas, que l'on tienne à un misérable pays comme la Corse ? Mais que vous-avez-vous !.. je suis, moi, une espèce de produit de l'île, comme le chêne vert, comme le laurier-rose ; il me faut mon atmosphère imprégnée des vivaces émanations de la montagne et des âcres parfums de la mer ; il me faut mes torrents à traverser, mes rocs à graver, mes forêts à explorer ; il me faut ma carabine, l'espace, l'indépendance, la liberté... Si l'on me transportait dans une ville, il me semble que j'y étoufferais comme dans une prison ; je suis de ces plantes qui ne vivent qu'à ciel ouvert. Tout est donc pour le mieux, comme vous voyez ; mon frère sera avocat, et moi...

ALFRED. Et vous ?..

FABIEN. Oh ! moi, je serai Corse.

ALFRED, riant. Oh ! oh ! voilà une réponse caractéristique !.. Et vous pensez que c'est à propos de cette femme que votre frère a éprouvé ce chagrin dont vous avez ressenti le contre-coup ?

FABIEN. Oui ! quoique dans ses lettres il ne m'en ait jamais parlé, oui, c'est à cause d'elle !.. (Mettant la main sur son cœur.) Il est toujours amoureux... ou plutôt, il en est amoureux plus que jamais ; la blessure était profonde, allez !

ALFRED, gaiement. Heureusement que ces blessures-là, monsieur, si profondes qu'elles soient, deviennent rarement mortelles, et, à mon avis, si vous n'avez pas d'autre sujet d'inquiétude...

FABIEN. Il est arrivé quelque chose à mon frère, monsieur !

ALFRED. Quelque chose de grave ?

FABIEN. De grave, oui, j'en ai peur !

ALFRED. Mais enfin, vous ne pensez pas qu'il soit en danger ?

FABIEN. Oh !

ALFRED. Qu'il soit mort ?

FABIEN. Mort ! non ; car ainsi que je l'ai dit à ma mère, je l'eusse revu.

ALFRED, *étonné*. Vous l'eussiez revu !... Permettez-moi de vous dire que voilà encore une de ces paroles...

FABIEN. Incompréhensibles pour vous, et dont vous avez bonne envie de me demander l'explication, n'est-ce pas ?

ALFRED. Je l'avoue !... si toutefois cette explication peut entrer dans une oreille profane.

FABIEN. Sans doute, mais...

ALFRED. Pardon, monsieur, mais je marche d'indiscrétions en indiscrétions.

FABIEN. Non ! seulement, vous êtes homme du monde, et par conséquent vous avez l'esprit quelque peu incrédule... Je crains donc de vous voir traiter de fable un fait qui appartient, il est vrai, beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire, mais qui, tel qu'il est, existe dans la famille depuis trois cents ans.

ALFRED. Oh ! si ce n'est que cette crainte qui vous arrête, laissez-moi vous rassurer !... Personne, en fait de traditions et de légendes, n'est plus crédule que moi... Il y a même, dans ce monde, des choses auxquelles je crois plus particulièrement, c'est aux choses incroyables.

FABIEN. Ainsi, vous croiriez aux apparitions ?...

ALFRED. Pourquoi pas ?

FABIEN. Oh ! alors, écoutez-moi donc, car vous êtes mon homme. (*Il vont s'asseoir près de la table.*) Eh bien, voici le fait qui s'est conservé chez les Franchi comme une tradition de famille : — Il y a trois cents ans, notre arrière-trisaïeul, Bartholomeo dei Franchi, mourut laissant deux fils orphelins de leur père et de leur mère. Ces deux enfants isolés dans le monde comprérent leur isolement et s'aimèrent de tout l'amour dont ils eussent aimé leur père et leur mère, si leur père et leur mère eussent vécu. Cet amour devint proverbial dans le pays, et comme pour lui donner une sanction plus sainte encore que le sentiment naturel qui les unissait, pour lui donner la sanction du serment, ils se jurèrent que rien ne pourrait les séparer, pas même la mort ; et à la suite de ne sais que le puissante conjuration, ils écrivirent de leur sang chacun sur un parchemin qu'ils échangeèrent, cette promesse solennelle, cet engagement réciproque, que le premier mort apparaîtrait à l'autre, d'abord à l'instant même de

sa mort, puis encore dans tous les moments suprêmes de sa vie.

ALFRED. Eh bien ?

FABIEN. Trois mois après cette cérémonie magique accomplie, l'un des deux frères, qui était en vendette avec une puissante famille de Corse, tomba dans une embuscade et fut tué au moment même où son frère, inquiet de lui, cachait une lettre qu'il venait de lui écrire ; mais comme il appuyait le chaton de sa bague sur la cire encore brûlante, il entendit un soupir derrière lui, et se retournant, il vit son frère debout et la main posée sur son épaule, quoiqu'il ne sentit point cette main. Alors, par un mouvement machinal, il lui tendit la lettre qui lui était destinée ; l'autre la prit tristement, secoua la tête, et étendant la main vers le fond de la chambre, il commanda à la muraille de s'ouvrir ; la muraille obéit, et alors, le survivant assista à toute cette scène de l'assassinat : il vit son frère se débattre et tomber aux mains des meurtriers ; de sorte que lorsqu'il se retrouva en face de ces hommes, qu'il n'avait jamais vus, non-seulement il les reconnut, mais encore il put aller chercher jusqu'aux moindres détails de leur crime, jusqu'au fond de l'obscurité où les assassins le croyaient enseveli. — Eh bien ! mon cher hôte, les deux frères, à ce qu'il paraît, s'étaient engagés, non-seulement pour eux, mais encore pour leurs descendants, car, depuis cette époque, les apparitions se sont renouvelées dans la famille, tant au moment de la mort de ceux qui trépassaient, qu'à la veille de tous les événements qui devaient arriver.

ALFRED. Mais vous n'avez eu aucune apparition, vous ?

FABIEN. Non, pas encore.

ALFRED. Alors, vous pouvez être sûr que Louis vit toujours.

FABIEN. Louis vit toujours, c'est vrai, mais j'ai peur qu'il ne soit blessé.

ALFRED, *se levant*. Blessé ! comment ? par qui ?

FABIEN. Imaginez-vous que ce matin, comme je me rendais à la montagne... (*On voit paraître Savilia.*) Silence ! voilà ma mère ; pas un mot de tout cela devant elle, je vous prie.

ALFRED. Oh ! soyez tranquille !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAVILIA, GRIFFO, MARIA.
(*Griffo et Maria portant le souper qu'ils placent sur la table à droite.*)

SAVILIA. Messieurs, quand vous voudrez, le souper vous attend... (*A Fabien.*) Eh bien ?

FABIEN. Eh bien ! ma mère, me voici, et parfaitement rassuré. A table donc, vous entendez, monsieur de Meynard. (*Ils s'asseyent à table; Fabien continue avec une gaieté forcée.*) Ainsi donc, mon cher hôte, vous vous êtes décidé à venir voir la Corse ? Vous avez bien fait, et vous hâter, car dans quelques années, grâce à la manie de progrès et de civilisation qui court, ceux qui viennent ici pour chercher la Corse, ne la trouveront plus !

ALFRED. En tout cas, monsieur, si le vieil esprit national des Sampiero et des Paoli recule devant la civilisation et se réfugie dans quelque coin de l'île, ce sera bien certainement dans la province de Sariène et dans la vallée du Tavoro qu'il trouvera un asile.

SAVILIA, souriant. Vous croyez cela, monsieur ?

ALFRED. Mais il me semble, madame, que j'ai ici autour de moi un beau et noble tableau des vieilles mœurs corSES.

FABIEN. Oui, et cependant, monsieur, entre ma mère et moi, en face de trois cents ans de souvenirs dans cette même maison à cré eaux et à machicoulis, l'esprit français est venu chercher mon frère, nous l'a enlevé, l'a transporté à Paris, d'où il reviendra avocat... (*Bas.*) S'il revient.

SAVILIA. Que dis-tu ?

FABIEN. Rien, ma mère, ou plutôt, si fait ! Je dis qu'il habitera Ajaccio au lieu d'habiter la vieille maison de ses pères ; je dis qu'il plaidera sur les limites, les murs mitoyens, les servitudes... S'il a du talent, il deviendra procureur du roi ; peut-être alors il poursuivra les pauvres diables qui, comme on dit dans le pays, ont fait ou plutôt ont défilé une peau ; il confondra l'assassin avec le meurtrier comme c'est l'usage en France ; il demandera au nom de la loi la tête de ceux qui auront fait ce que leurs pères regardaient comme un déshonneur de ne pas faire, et le soir, lorsqu'à force de paroles, de gestes, de mensonges parfois, il aura recruté une tête pour le bourreau, il croira avoir servi le pays, avoir apporté sa pierre au temple de la civilisation, comme dit notre préfet... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ALFRED. Mais vous voyez bien, monsieur, que Dieu a voulu contrebalancer toutes choses, puisqu'en faisant votre frère sectateur des nouveaux principes il vous a fait, vous, partisan des vieilles habitudes. En mathématique, il me semble, deux forces égales se neutralisent.

FABIEN. Moi, monsieur ? est-ce que dans ce moment même je ne paye pas comme les autres mon tribut à la métropole ? Est-ce que je ne suis pas en train d'accomplir une ac-

tion que mes ancêtres auraient regardée comme indigne d'eux ?

ALFRED. Vous, monsieur ?

FABIEN. Eh ! mon Dieu, ou ! moi. Peut-être avez-vous entendu dire que nos paysans étaient divisés entre deux factions.

ALFRED. Oui, celle des Orlandi et des Colonna ; on m'avait promis à Ajaccio je ne sais combien de meurtres, d'assassinats, de guet-apens, d'embuscades... Et je vous avoue que j'avais un peu compté sur vous pour...

FABIEN. Eh bien ! c'est le cas de le dire ! vous avez compté sans votre hôte... Savez-vous ce que je fais au milieu des coups de fusil, des coups de couteau, des coups de stylet ?... Je suis arbitre !

ALFRED. Arbitre ?

FABIEN. Vous êtes venu chez nous pour voir une vendetta ; eh bien ! vous allez voir qu'une chose de plus rare... Vous allez voir une réconciliation.

ALFRED. Une réconciliation !

FABIEN. Ce qui ne sera pas chose facile, je vous en réponds, vu le degré où en sont arrivées les choses.

ALFRED. Et à quel propos est venue cette grande querelle, qui, grâce à vous, est sur le point de s'éteindre ?

FABIEN. En vérité, je ne sais trop comment vous dire cela... la cause première...

ALFRED. Eh bien ?

FABIEN. La cause première est une poule.

ALFRED, étonné. Une poule ?

FABIEN. Oui, voilà dix ans une poule s'échappa de la basse-cour des Orlandi, et se réfugia dans celle des Colonna ; les Orlandi réclamèrent la poule ; les Colonna soutinrent qu'elle était à eux ; au milieu de la discussion, un Orlandi eut la mauvaise inspiration de menacer les Colonna de les traduire devant le juge de paix, et de leur déférer le serment. A cette menace, une vieille Colonna, l'aïeule de toute la famille, qui tenait la poule à la main, lui torilla le cou, et la jeta au nez de la mère d'Orlando : Tiens, dit-elle, puisque c'est à toi la poule, mange-la. Sur ce, un Orlandi ramassa la poule par les pattes, et a levé la main et la poule pour en frapper celle qui l'avait jetée à la figure de sa sœur ; mais au moment où il levait la main, un Colonna, qui par malheur avait sa carabine chargée, la lui déchargea à bout portant dans la poitrine et le tua.

ALFRED. En vérité !... Et combien d'existences ont payé cette rixe... ridicule ?

FABIEN. Il y a eu neuf personnes tuées et cinq blessées.

ALFRED. Et cela pour une misérable poule !...

FABIEN. Oui.

ALFRED. Et c'est sans doute à la prière d'une des deux familles que vous vous êtes entremis pour terminer cette querelle ?

FABIEN. Oh ! que non pas, ils se seraient exterminés jusqu'au dernier avant de faire un pas l'un vers l'autre ; non, non ! c'est à la prière de mon frère à qui on en a parlé chez le garde des sceaux ; je vous demande un peu de quoi ils se mêlent à Paris ? C'est le pré et qui nous a joué ce tour-là, prétendant que si je voulais dire un mot, tout cela finirait comme un vaudeville, par un mariage et un couplet au public. Alors, on s'est adressé à mon frère, qui a pris la bal'e au bond et qui m'a écrit qu'il avait donné sa parole pour moi... Que voulez-vous ! je ne pouvais pas laisser dire là-bas qu'un dei Franchi avait engagé la parole de son frère, et que son frère n'avait pas fait honneur à l'engagement... De sorte que c'est ce soir que doit avoir lieu la cérémonie de la réconciliation, ce soir, ici même. (*On entend les cloches au dehors.*) Tenez, entendez-vous ? voici les cloches de la paroisse qui convient tout le monde à la solennité !

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRIFFO.

GRIFFO, *entrant par la porte de gauche.*
Monsieur Fabien !

FABIEN. Quoi ?

GRIFFO, *bas.* Il y a là quelqu'un qui désire vous parler.

FABIEN. Qui cela ?

GRIFFO, *bas.* Orlando.

FABIEN. Eh bien ! à merveille ; qu'il entre. (*Allant à la porte de gauche.*) Eh ! venez donc, mon cher Orlando.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ORLANDO.

ORLANDO, *entrant tiré par Fabien.* Pardon ; mais en vérité...

FABIEN. Quoi ?

ORLANDO. En vérité ; mais c'est que...

FABIEN. Entre donc !

ORLANDO. Que j'entre, que j'entre... cela vous est bien aisé à dire ; mais je ne serai pas plutôt entré...

FABIEN. Eh bien ?

ORLANDO. Monsieur Fabien, c'est donc pour vous dire, voyez-vous, qu'il est bien dur de se réconcilier avec un ennemi...

FABIEN. Orlando, je croyais avoir votre parole ?

ORLANDO. Certainement que vous l'avez ! Oh ! si vous ne l'aviez pas !...

FABIEN. Voyons, Orlando, tout l'avantage n'est-il pas à vous ? Récapitez... N'y a-t-il pas eu cinq Colonna tués contre quatre Orlandi ?

ORLANDO. Je sais bien que c'est une considération ; mais n'impoite !

MARIA, *entrant par la droite avec le des- sert.* Monsieur Fabien ?

FABIEN. Que veux-tu ?

MARIA, *bas.* Il y a quelqu'un qui vous demande.

FABIEN. Où ?

MARIA, *montrant la droite.* Là !

FABIEN. Sais-tu qui cela est ?

MARIA, *bas.* Je crois que c'est un Colonna.

FABIEN. Bon !... Fais-le venir ! (*A Griffio.*) Tourne par-là, et va fermer la porte en dehors, toi.

GRIFFO. Ah ! oui ! je comprends. (*Il sort par la gauche.*)

FABIEN, *qui a retenu pendant tout son aparté avec Maria et Griffio, Orlando par la manche.* Je dis donc, Orlando, que vous avez la bonne position.

ORLANDO. Mais il vient avec sa poule, au moins ?

FABIEN. Il vient avec sa poule.

ORLANDO. Une poule blanche ?

FABIEN. Oh ! blanche ou noire...

ORLANDO. Blanche ! blanche !

FABIEN. Blanche !

ORLANDO. Et vivante ?

FABIEN. Vivante !

ORLANDO. D'abord, rien n'est fait si elle est morte.

FABIEN. Elle sera vivante !

ORLANDO. Et il donnera la main le premier ?

FABIEN. Oh ! tous deux ensemble, c'est convenu.

ORLANDO. Je croyais cependant...

FABIEN, *avec force.* Tous deux ensemble... ouais !... Un Orlando manquerait-il de mémoire quand il s'agit de se souvenir qu'il a donné sa parole ?

ORLANDO, *avec un grand soupir.* Ah ! c'est dur ; cependant !... Heureusement qu'il y a cinq Colonna de tués contre quatre Orlandi...

FABIEN, *à Colonna, qui entre poussé par Maria.* Arrive ici, toi !

COLONNA. Il le faut donc absolument ? (*Pendant ce temps, Orlando s'est rapproché de la porte et a tenté de sortir ; mais l'ayant*

trouvée fermée en dehors, il en a pris son parti et regarde Colonna avec des yeux féroces.)

FABIEN. Parbleu ! s'il le faut !

COLONNA. C'est que, voyez-vous, il y a eu un Colonna de tué en plus chez nous.

FABIEN. Eh ! oui, je sais cela ; mais il y a eu quatre Orlandi blessés contre un Colonna.

COLONNA. Oh ! vous savez bien que ça ne compte que quand on est mort.

FABIEN. Bon, il n'est plus question de tout cela !... As-tu la poule ?

COLONNA. *comme ne sachant pas ce qu'on veut lui dire.* La poule ?

FABIEN. N'était-il pas convenu que tu viendrais avec une poule ?

COLONNA. Oui, c'était convenu.

FABIEN. Où est-elle ?

COLONNA. Elle est là.

FABIEN. Où, là ?

COLONNA. Dans ma poche.

FABIEN. Et blanche ?

COLONNA. Oh ! blanche !... elle a une petite tache noire.

FABIEN, *bas.* Je prendrai la tache sur mon compte... Mais vivante ?

COLONNA. C'est-à-dire que je l'ai emportée vivante, mais je ne puis pas répondre que dans la route elle ne soit pas morte... Je me suis un peu assis dessus, et...

FABIEN. Voyons cela !... (*A Griffio.*) Va fermer la porte en dehors. (*Colonna remet la poule à Fabien.*) Diable ! il était temps !... Tiens cette poule, et attends.

COLONNA, *à Fabien.* Au moins, puisque j'apporte la poule, il donnera la main le premier ?

FABIEN. Tous les deux ensemble, c'est convenu !

COLONNA. Est-ce convenu ?

FABIEN. Allons, Colonna !...

COLONNA, *avec un soupir.* Ah ! dam ! si c'est convenu, un Colonna n'a que sa parole !

FABIEN, *à Orlando.* Qui est ton parrain ?

ORLANDO. Andréa Mari.

FABIEN, *à Colonna.* Et toi ?

COLONNA, *d'un air ébahi.* Mon parrain ?...

FABIEN. Oui !

COLONNA. Eh ! je n'ai pas pensé à en prendre.

ORLANDO, *voulant sortir.* S'il n'a pas de parrain, rien de fait !

FABIEN, *le retenant.* Il a un parrain. Monsieur Alfred de Meynard, vous servirez de parrain à Colonna ?

ALFRED. Volontiers !

FABIEN. Ouvrez à tout le monde. (*Savilia et Alfred se sont levés de table ; on va ouvrir la porte du fond.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE JUGE DE PAIX, PARENTS ET AMIS DES DEUX ADVERSAIRES.

LE JUGE DE PAIX, *après s'être installé à la table.* Mes amis, M. Fabien de Franchi nous a réunis dans cette maison, habitée par ses ancêtres depuis trois cents ans, pour assister à l'un de ces spectacles qui réjouissent l'esprit de l'homme et le cœur de Dieu... (*Les deux adversaires grognent.*) Recevez donc chacun cette branche d'olivier sauvage, symbole de la paix, et jurez-vous oubli dans le passé, amitié dans l'avenir.

COLONNA. Oubli, soit ; amitié, non !

ORLANDO. Vous entendez !

COLONNA. Dam ! ce n'est pas toi qui donnes la poule.

FABIEN, *lui donnant une branche d'olivier.* Amitié dans l'avenir, Orlando !

ORLANDO. On tâchera.

FABIEN, *de même, à Colonna.* Vous entendez, Colonna ? amitié dans l'avenir !

COLONNA. On fera le possible.

FABIEN. Bon, c'est convenu... maintenant, qu'on se donne la main. (*Il va chercher Orlando, qu'il amène sur le milieu de la scène ; puis il va chercher Colonna. — Pendant qu'il amène Colonna, Orlando regagne sa place. — Il fait un signe à Alfred, qui amène Orlando d'un côté, tandis que lui amène Colonna de l'autre.*)

FABIEN. Allons, les mains !

LE JUGE DE PAIX, *lisant.* « Par-devant » nous, Antonio Sarrola, juge de paix à » Sullacaro, province de Sartène, entre » Gaëtano Orlandi et Marco Colonna ;

» A été solennellement arrêté ce qui suit :

» A partir de ce jour, 22 mars 1841, la » vendette déclarée entre eux depuis le 11 février 1830 cessera.

» En foi de quoi ils ont signé les présentes » en face des principaux du village, avec » leurs témoins, M. Fabiano dei Franchi, » arbitre, les parents de chacun des deux » contractants et nous, juge de paix.. »

FABIEN. Allons, Colonna, la poule !

COLONNA, *fait un mouvement comme pour en cingler la figure d'Orlando ; mais sous le regard de Fabien, il se contient, et la lui présente assez poliment.*

LE JUGE DE PAIX. Allons, signez !

ORLANDO. Je ne sais pas signer.

LE JUGE DE PAIX. Faltes votre croix. (*Orlando, après bien des difficultés, se décide à faire sa croix. — Il en est de même pour Colonna, à qui Fabien porte le papier à signer. — Après quoi, le juge de paix suit signer les témoins. — Pendant ce temps, Fabien se rapproche d'Orlando, qui considère la poule.*)

FABIEN, à Orlando. Eh bien, Orlando, voilà qui est arrangé!... Entre Colonna et vous plus de querelles?

ORLANDO, *bas* Hum!.. Excellence la poule est bien maigre! (*Tout le monde a signé, sortie général.*)

SCÈNE XIII.

FABIEN, ALFRED, SAVILIA, GRIFFO, MARIA.

FABIEN Vous le voyez, mon cher hôte, voilà comment les choses se passent aujourd'hui en Corse, et dites que nous ne sommes pas dignes de prendre notre rang au nombre des peuples civilisés.

ALFRED. Eh bien, je suis enchanté; j'aurai quelque chose de plus neuf à raconter au moins que tous mes deanciers.

SAVILIA. Vous raconterez la chose à Louis, n'est-ce pas, monsieur; vous lui direz comment tout cela s'est passé devant nous, et comment le frère a acquitté la parole du frère.

ALFRED. Ah! soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

SAVILIA. Maintenant il est tard, vous devez être fatigué, monsieur. Griffo, conduis notre hôte à sa chambre...

FABIEN. Ma mère, chargez Maria de ce soin, j'ai quelques ordres à donner à Griffo.

SAVILIA. Ce ne sera ni Maria ni Griffo qui se chargera de conduire notre hôte jusqu'à la porte de sa chambre, ce sera moi.

ALFRED. Oh! madame, je ne souffrirai pas...

SAVILIA. C'était le devoir des vieilles châtelaines, et en Corse nous sommes encore au seizième siècle.

ALFRED, *bas à Fabien*. Bonsoir! N'oubliez pas que je ne vous tiens pas quitte de la fin de votre histoire.

FABIEN. Oui, à demain!

ALFRED. Puisque vous le voulez, madame... (*Il sort par la droite avec Savilia et Maria.*)

SCÈNE XIV.

FABIEN, GRIFFO.

FABIEN. Griffo?

GRIFFO. Monsieur?...

FABIEN. Il faut t'apprêter à partir.

GRIFFO. Pour où?

FABIEN. Pour Ajaccio!

GRIFFO. Quand ce'a?

FABIEN. Tout de suite.

GRIFFO. Et que ferai-je à Ajaccio?

FABIEN. Tu resteras jusqu'à ce qu'il arrive une lettre de Paris; cette lettre arrivée, tu monteras à cheval et tu reviendras ici ventre à terre.

GRIFFO. Ah! mon Dieu, avez-vous donc quelque inquiétude sur votre frère?

FABIEN. Griffo, mon frère est blessé, le tout est de savoir si c'est plus ou moins dangereusement.

GRIFFO. Avez-vous donc été averti?...

FABIEN. Oui, ce matin; écoute, je te dis cela pour doubler ton zèle, mon cher Griffo; mais pas un mot à ma mère; tu comprends bien?

GRIFFO. Pas un mot, c'est convenu.

FABIEN. Ce matin, voilà ce que je n'ai pas raconté au voyageur; ce matin, comme je me rendais dans la montagne, je ressentis tout à coup une douleur au côté, comme si la pointe d'une épée venait de me traverser la poitrine; je me détournai, je regardai autour de moi, personne; je portai la main à ma poitrine, aucune blessure, une douleur voilà tout. Oh! alors, comprends-tu, je vis bien que ce n'était pas moi qui venais d'être frappé. Alors, mon cœur se serra, l'effroi me saisit, et je m'écriai: Mon frère! il est arrivé malheur à mon frère! Je regardai à ma montre, il était neuf heures dix minutes. (*En disant cela, ses yeux se portent sur l'horloge qui marque neuf heures dix minutes.*) Que signifie, mon Dieu, cette pendule marque neuf heures dix minutes! mais il est plus tard que cela!... Il faut que cette pendule soit arrêtée!... Griffo, sais-tu pourquoi cette pendule marque juste la même heure que ma montre marquait!... Cette pendule...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SAVILIA, *rentrant*.

SAVILIA. Oui, tu as raison, c'est une chose étrange et que j'ai remarquée moi-même; cette horloge s'est arrêtée ce matin sans aucun motif.

FABIEN, *très-ému*. Ce matin!.. ma's... on avait sans doute oublié de la remonter, ma mère?

SAVILIA. Non, et voilà ce que je n'ai pas compris, elle a été remontée avant-hier.

FABIEN. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

SAVILIA. Qu'as-tu donc, mon enfant?

FABIEN. Rien, ma mère, rien. Bonsoir ma mère.

SAVILIA. Bonsoir, Fabien! (*Près de la porte à gauche et à part.*) Oh! il y a quelque chose d'inconnu et de terrible qui plane sur nous. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

FABIEN, GRIFFO.

FABIEN. A cheval, à cheval, Griffio! pas un instant!... moi, j'écris à tout hasard à mon frère, tu mettras la lettre à la poste en arrivant, afin qu'elle parte par le bateau à vapeur de demain; va, et dans cinq minutes reviens la prendre. (*Griffio sort.*)

SCÈNE XVII.

FABIEN.

Cette douleur à la poitrine, cette coïncidence entre ma montre et la pendule (*Jetant bas son habit.*) Rien, rien cependant... (*Il*

reste en chemise et s'assied à la table à droite, écrivait.) « Mon frère, mon cher Louis, si » cette lettre te trouve vivant encore, écris » moi à l'instant même deux mots pour me » rassurer... j'ai eu un avertissement terri- » ble, écris-moi! écris-moi!... (*Il plie sa lettre et la cache, en même temps paraît Louis de Franchi, en chemise comme son frère, mais avec une tache de sang à la poitrine.*)

LOUIS, *poussant un soupir.* Ah!

FABIEN, *se retournant.* Mon frère.. mort!

SAVILIA, *apparaissant sur le seuil de la porte, à gauche.* Qui a dit mort?...

LOUIS, *le doigt sur sa bouche et à Fabien.* Silence! regarde! (*Il marche à reculons, passe à travers la muraille et disparaît; au même moment la toile du fond se lève, on voit une clairière de la forêt de Fontainebleau; d'un côté est un jeune homme qui essuie son épée et de l'autre Louis de Franchi, couché entre deux témoins qui lui portent secours.*)

ACTE DEUXIEME.

A l'Opéra; la galerie entre le foyer et les loges.

SCENE PREMIERE.

MASQUES, DOMINOS, CAVALIERS *en tenue de bal se promenant, s'abordant, se parlant, une bouquetière offrant ses bouquets. Tableau animé de l'entrée du foyer de l'Opéra une nuit de bal masqué. Après un instant, on voit entrer par la droite Louis de Franchi. Il s'avance en promenant ses regards sur la foule comme un homme qui cherche quelqu'un. Pendant tout le tableau on entend jouer au fond les quadrilles du bal.*

LOUIS, *s'arrêtant et regardant à sa montre.* Bientôt une heure et demie... C'est à une heure qu'on m'avait donné rendez-vous... ici... à l'entrée du foyer... Je ne puis douter... Cette lettre à M. Louis de Franchi... c'est bien pour moi!... Voila vingt fois que je parcours cette galerie, examinant chaque domino qui passe, sans avoir encore pu trouver la personne que je cherche. Hélas! peut-être vaudrait-il mieux que je ne la trouvasse pas... peut-être aurais je mieux fait de ne pas venir... mais va-t-on où l'on devrait aller? On va où le destin vous pousse, et la preuve c'est que je suis venu, c'est que j'attends, c'est que je meurs d'impatience de rencontrer cette mystérieuse inconnue!... O Emilie! Emilie! à quels tourments me condamnez-vous! Voyons, cherchons, cherchons encore. (*Il remonte et disparaît un instant*

dans la foule Au même instant arrivent par la gauche Montgiron et le baron Giordano Martelli.

SCENE II.

LES MEMES, MONTGIRON, GIORDANO.

MONTGIRON, *s'arrêtant et à deux ou trois jeunes gens qui paraissent avec lui.* Ainsi, messieurs, c'est entendu, chacun à ses affaires; mais à trois heures, rendez-vous chez moi pour souper, n'est-ce pas?

LES JEUNES GENS. A trois heures, oui, oui, c'est convenu! (*Ils serrent la main à Montgiron et à Giordano et s'éloignent.*)

LOUIS, *revenant et à lui-même.* J'ai beau regarder, je n'aperçois pas...

MONTGIRON, *qui a quitté ses amis, a pris le bras de Giordano et va pour traverser le théâtre, se rencontrant avec Louis.*) Eh! mais, c'est Louis de Franchi!

GIORDANO. Louis!

LOUIS. Montgiron! (*Très-surpris.*) Et Giordano!

MONTGIRON. Eh! oui, pardieu, le baron Giordano-Martelli, un compatriote à vous, je crois.

LOUIS. Oui, oui, nous sommes tous deux de la province de Sartène, et amis d'enfance.

GIORDANO. Ce bon Louis! Mais embras-

sons-nous donc. (*Ils s'embrassent.*) Et toi frère, ce bon Fabien ?

LOUIS. Je lui ai écrit, voilà trois semaines, pour lui recommander un ami qui se proposait de visiter la Corse... Ah ça, ton régiment n'est donc plus en Afrique ?

GIORDANO. Si vraiment ; mais j'ai obtenu un congé.

MONTGIRON. Pouvait-on rien refuser à un héros de la Mitidja ?

LOUIS. Oui, j'ai su que tu t'étais signalé là bas, que tu avais eu la croix, que tu avais été fait capitaine.

MONTGIRON. A vingt-trois ans, c'est gentil !

LOUIS. J'ai appris tout cela par le *Moniteur*, et avec bien de la joie, je t'en répons.

GIORDANO. Merci, cher.

LOUIS. Et depuis quand à Paris ?

GIORDANO. Depuis ce matin ; je suis arrivé juste pour la mi-carême.

MONTGIRON. Aussi, vous voyez, le voici à l'Opéra, mêlant anacréontiquement les myrtes aux lauriers.

GIORDANO, à *Louis*. Et toi, voyons, que fais-tu ? qu'es-tu devenu depuis notre séparation ?

LOUIS, *distrain*. Moi !

MONTGIRON. Il est en train de se faire recevoir avocat.

GIORDANO. Avocat !

MONTGIRON, *gaiement*. Saluez, capitaine ! *Cedant arma togæ.* (*A Louis.*) A propos, mon cher, vous êtes des nôtres ?

LOUIS. Des vôtres ?

MONTGIRON. Oui, nous soupçons cette nuit chez moi avec quelques amis, Beauchamp, Favrolles, Château-Renaud..

LOUIS, *vivement*. M. de Château-Renaud ?

MONTGIRON. Vous le connaissez ?

LOUIS. De vue seulement, pour l'avoir rencontré deux ou trois fois dans le monde, voilà tout.

MONTGIRON. C'est un garçon très-couru, très-recherché, d'une grande adresse à toutes les armes, un homme à la mode, un homme à bonnes fortunes... quoique entre nous, je pense qu'il s'en attribue plus qu'il n'en a réellement.

LOUIS, *vivement*. Vous croyez ?

MONTGIRON. Oui, je crois qu'il fait par fois trop bon compte de la réputation d'une femme.

LOUIS, *à part*. S'il était vrai, mon Dieu !

MONTGIRON. Ah ça, c'est décidé, vous viendrez, n'est-ce pas ?

LOUIS. Merci mille fois, mon cher Mont-

giron, mais à mon grand regret, je ne puis accepter.

MONTGIRON. Comment! vous ne pouvez...

GIORDANO. Et pourquoi cela ?

LOUIS, *avec embarras*. Mais parce que j'attends ici quelqu'un.

MONTGIRON, *gaiement*. Eh bien, il me semble qu'il va sans dire que tout le monde aura le droit d'amener son quelqu'un. Il est parfaitement convenu qu'il y aura sur la table cinq ou six carafes d'eau qui n'auront d'autre destination que de tenir les bouquets frais.

LOUIS. Oui, c'est possible, mais...

MONTGIRON. Quoi encore ?

LOUIS. Tenez, s'il faut vous le dire, je ne me sens pas dans une disposition d'esprit à partager vos plaisirs.

GIORDANO. En effet, quel air soucieux, préoccupé !

MONTGIRON. Auriez-vous quelque contrariété ?

GIORDANO, *avec intérêt*. Quelque chagrin ?

LOUIS. Oui, peut-être !

MONTGIRON. Mais alors, raison de plus pour chercher à vous distraire. Ce doit être dans ce but que vous êtes venu à l'Opéra.

LOUIS. Vous vous trompez, car j'y viens probablement chercher de nouvelles annonces.

GIORDANO. Pauvre ami ! je comprends, il s'agit d'une coquette qui se fait un jeu de ton amour.

LOUIS. Non, mais d'une pauvre femme que je voudrais sauver, et qui se perd.

GIORDANO. Et c'est elle que tu attends ?

LOUIS. Elle, non. Hier j'ai reçu une lettre anonyme dans laquelle on me disait que si j'étais curieux d'avoir certains renseignements sur la personne dont je vous parle, une amie (le monde fourmille de ces amies-là), une amie se chargerait de m'en communiquer, et l'on me donnait rendez-vous à une heure, à l'Opéra, dans la galerie du foyer.

MONTGIRON. A une heure ! mais il est plus tard que cela, cette dame ne viendra pas, et à votre place, mon cher, j'oublierais cette aventure et je viendrais souper.

GIORDANO. Montgiron a raison, viens avec nous.

MONTGIRON. Bah ! on dira des folies, et cela vous égayera.

LOUIS. Non, messieurs, non ; merci encore une fois de votre insistance, mais il faut que je reste.

MONTGIRON. Allons, soit, n'en parlons plus.

GIORDANO. Mais au moins, cette personne t'a-t-elle indiqué un signe auquel tu pourrais la reconnaître ?

LOUIS. Oui ; elle m'a écrit que je la reconnaitrais à un bouquet de myosotis qu'elle tiendrait à la main.

GIORDANO. Un bouquet de myosotis !

MONTGIRON, *apercevant un domino qui vient d'entrer et porte un bouquet de myosotis.* Eh mais ! regardez donc, mon cher, ce domino, ne serait-ce pas celui que vous attendez ?

LOUIS, *avec émotion.* En effet, ces fleurs...

MONTGIRON. Il semble vous observer ; il vient à vous !

LE DOMINO, *qui s'est approché peu à peu de Louis de Franchi, lui touchant le bras.* M. Louis de Franchi !...

LOUIS, *à part.* C'est elle ! (*Bas, au Domino.*) Vous avez à me parler ?...

LE DOMINO, *bas.* D'Émilie, oui ! Mais ici il y a trop de monde... Offrez-moi votre bras, et venez.

LOUIS, *à Montgiron et à Giordano.* Je vous laisse, mes amis.

GIORDANO. Mais tu ne quittes pas encore le bal, nous te reverrons ?

LOUIS. Oui ! cette nuit peut-être, ou demain ! (*S'éloignant avec le Domino, à part.*) O mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je apprendre ? (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LOUIS, puis CHATEAU-RENAUD.

GIORDANO, *le regardant s'éloigner.* Pauvre garçon ! je crains qu'il ne se soit embarqué dans quelque méchante affaire.

MONTGIRON, *riant.* Bon ! des chagrins d'amour, nous avons tous passé par là ; dans quelques jours il sera consolé.

GIORDANO. Cette femme dont il semble si occupé, savez-vous qui elle est ?

MONTGIRON. Non, vraiment ! Du diable même si je doutais qu'il fût amoureux... C'est un garçon impénétrable que notre ami de Franchi... Il ne ressemble pas à cet indiscret de Château-Renaud.

CHATEAU-RENAUD, *qui vient d'entrer, s'approchant.* Hein ! plaît-il ?

MONTGIRON. Tiens, c'est vous, mon cher, vous étiez là ?

CHATEAU-RENAUD. Oui, je passais ! Bonsoir, Montgiron !

MONTGIRON. Bonsoir ! Vous amusez-vous ici ?

CHATEAU-RENAUD. Fi donc ! pour qui me

prenez-vous ? Est-ce qu'on peut s'amuser au bal de l'Opéra ? C'est un prétexte pour souper, voilà tout ! Mais pardon, vous causiez avec monsieur ; je vous dérange. (*Il va pour s'éloigner.*)

MONTGIRON. En aucune façon ! Et tenez, justement je parlais de vous.

CHATEAU-RENAUD. Je sais bien !

MONTGIRON. Ah bah !

CHATEAU-RENAUD. C'est pour cela que je suis de trop.

MONTGIRON. Mais non, restez ! (*A Giordano, présentant Château-Renaud.*) Monsieur de Château-Renaud... (*A Château-Renaud.*) Le baron de Giordano Martelli, capitaine au 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique. (*Les deux jeunes gens se saluent.*)

CHATEAU-RENAUD. Eh bien ! voyons, messieurs, que di-sait-on de moi ?

MONTGIRON, *riant.* Mais beaucoup de mal, pardieu !

CHATEAU-RENAUD. C'est bien ainsi que je l'entends ; mais encore ?...

MONTGIRON. Eh bien ! je répétais à Giordano ce qu'un moment avant je venais de dire à un autre de mes amis, Louis de Franchi...

CHATEAU-RENAUD. Louis de Franchi ! Ah ! il est ici, ce monsieur !

MONTGIRON. Je disais que vous aviez coutume de vous vanter un peu légèrement de vos conquêtes... de celles que vous faisiez... et même de celles que vous ne faisiez pas.

CHATEAU-RENAUD. Ha ! ha ! Et à propos de laquelle de mes conquêtes réelles... ou imaginaires, prétendiez-vous cela, très-cher ?

MONTGIRON. Mais à propos de toutes, en général !

CHATEAU-RENAUD. Diable ! Vous savez le proverbe : Qui veut trop prouver, ne prouve rien ! Citez un exemple à l'appui !

MONTGIRON. Un exemple ?

CHATEAU-RENAUD. Oui ! un seul !

MONTGIRON. Parbleu ! ce n'est pas difficile, et sans aller bien loin...

CHATEAU-RENAUD. Qui ? voyons ?

MONTGIRON. Madame de Lesparre.

CHATEAU-RENAUD. Émilie de Lesparre ?

MONTGIRON, *avec ironie.* Oui, l'on prétend, l'on affirme même, mon cher, que depuis deux mois que vous lui faites une cour assidue, vous avez obtenu d'elle beaucoup moins que vous ne cherchez à le faire croire.

CHATEAU-RENAUD. Ah ! l'on prétend cela ? et qui donc ?

MONTGIRON. Mais à peu près tout le monde.

CHATEAU-RENAUD. Et vous ?

MONTGIRON. Oh ! moi, j'ai pour habitude d'être de l'opinion des majorités.

CHATEAU-RENAUD. Alors, vous croyez que je suis un fat ?

MONTGIRON. Dam !

CHATEAU-RENAUD. Que je me vante ?

MONTGIRON. Ma foi !

GIORDANO, *s'intreposant*. Messieurs !

CHATEAU-RENAUD. Ne craignez rien, il ne s'agit que d'une simple gageure ! (*A Montgiron.*) Voyons, voulez-vous parier ?

MONTGIRON. Quoi ?

CHATEAU-RENAUD. Que je vous donne une preuve.

MONTGIRON. Une preuve, et laquelle ?

CHATEAU-RENAUD. Celle qu'il vous plaira ; par exemple, si je vous fais voir cette nuit, au bal, cette dame à mon bras ?

MONTGIRON. Ah ! bah ! est-ce qu'elle est à l'Opéra ?

CHATEAU-RENAUD, *négligemment*. Oui, je crois, dans une loge... Au surplus, qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas, ma proposition vous convient-elle ?

MONTGIRON. Eh ! non ! ce ne serait pas une preuve ; toutes les femmes peuvent venir au bal de l'Opéra, se promener au bras d'un cavalier qu'elles connaissent sans que cela ait la moindre signification.

CHATEAU-RENAUD. Eh bien ! si je la mène souper chez vous, cette nuit ?

MONTGIRON. Oh ! cela, c'est autre chose ; mais je vous en délie !

CHATEAU-RENAUD. Vous m'en déliez ?

MONTGIRON. Oui !

CHATEAU-RENAUD. Que parions-nous ?

MONTGIRON. Dites vous-même.

CHATEAU-RENAUD. Un souper dans trois jours pour tous vos convives.

MONTGIRON. Soit !

CHATEAU-RENAUD. Et jusqu'à quelle heure me donnez-vous pour gagner le pari ?

MONTGIRON. Jusqu'à quatre heures ; à quatre heures précises, si vous n'êtes pas chez moi avec madame de Lesparre vous avez perdu.

CHATEAU-RENAUD. C'est dit ! au revoir, Montgiron !

MONTGIRON. Au revoir ! (*Il sort avec Giordano*)

SCENE IV.

MASQUES et DOMINOS, *au fond*, CHATEAU-RENAUD, *sur le devant*.

CHATEAU-RENAUD. Ah ! belle Émilie, pendant deux mois vous encouragez mon amour,

vous me laissez concevoir les plus charmantes espérances... vous commencez avec moi le plus délicieux roman... puis, un jour, par caprice, par je ne sais quel scrupule absurde, il vous plaît de fermer le livre, et vous croyez que tout est dit... Allons donc, je serais aussi trop naïf ! moi, Château-Renaud, joué, berné par une femme comme un débutant, un écolier !.. Non pas, mamie ! je suis piqué au jeu ; si vous avez votre réputation à défendre, moi, j'ai lamienne à conserver, et je saurai tant vous compromettre qu'il faudra bien que vous finissiez par être à moi. Mais chut ! la loge s'ouvre, c'est elle !

SCENE V.

LES MÊMES, ÉMILIE, *sortant d'une loge de face et s'approchant, elle est très-émue*.

ÉMILIE, *à part*. Il est seul, allons !

CHATEAU-RENAUD. Enfin, vous voici, madame !

ÉMILIE. Vous avez voulu que je vinsse, et je suis venue... au risque de me compromettre... de me perdre !

CHATEAU-RENAUD. Qu'avez-vous à craindre ? Sous ce domino, ce masque, qui pourrait vous reconnaître ?

ÉMILIE. Eh ! mon Dieu ! le sais-je ? la calomnie ne s'est-elle pas déjà attachée à moi ? et si quelques-uns de vos amis, des miens, me venaient avec vous !.. Enfin j'ai rempli la condition que vous m'avez imposée ; à votre tour, vous tiendrez votre promesse ; ces lettres vous les avez apportées, n'est-ce pas ?

CHATEAU-RENAUD. Oui, elles sont là.

ÉMILIE. Et vous allez me les remettre ?

CHATEAU-RENAUD. Sans doute, puisque vous l'exigez !.. Mais un moment, de grâce, faites-moi la faveur d'accepter mon bras.

ÉMILIE. Rester au milieu de cette foule ! Ah ! soyez généreux, rendez-moi ces lettres, laissez-moi partir.

CHATEAU-RENAUD. Partir, déjà ! quand cette entrevue est peut-être la dernière... non, non, c'est impossible ; vous ne me quitterez pas ainsi, avant de m'avoir entendu, avant de m'avoir dit...

ÉMILIE. Eh ! que voulez-vous que je vous dise encore !

CHATEAU-RENAUD. Apprenez-moi du moins la cause de ce brusque changement, de cette rupture qui me désole... pourquoi m'avoir reçu, accueilli d'abord ? pourquoi ces espérances que vous m'avez données ? pourquoi ces lettres charmantes que je considérais comme avant de gager d'un amour partagé, et que vous me redemandez froidement aujourd'hui ?

ÉMILIE. Oui, je le sens, je dois vous paraître capricieuse, coquette... et pourtant je ne suis que malheureuse. Unie par mon père à un homme que je connaissais à peine, puis séparée de lui avant d'avoir eu le temps de l'aimer... livrée seule, sans défense, aux dangers du monde, mon cœur s'est laissé entraîner à la séduction; j'ai glissé jusqu'au bord de l'abîme, et j'allais y tomber peut-être, quand, par bonheur, j'ai reçu l'avertissement d'un ami.

CHATEAU-RENAUD. D'un ami?

ÉMILIE. Oui, une lettre qui m'a ouvert les yeux, qui m'a rappelée à mes devoirs. J'avais été imprudente, je ne voulais pas devenir coupable! Ce qui vous paraît de la coquetterie est seulement de la raison; ce que vous appelez caprice, moi, je l'appelle du remords.

CHATEAU-RENAUD, avec dépit. Et cet ami, officieux, dévoué, l'auteur de ce message si salutaire, c'est sans doute M. Louis de Franchi?

ÉMILIE. Lui ou un autre, qu'importe!

CHATEAU-RENAUD. M. Louis, qui, si je suis bien informé, vous avait connue avant votre mariage! M. Louis, qui depuis son arrivée à Paris vous a revue souvent, qui, peut-être, nourrit de secrètes espérances.

ÉMILIE. Lui!

CHATEAU-RENAUD. N'est-il pas avocat? et ce n'est pas l'usage de ses confrères de donner gratis des consultations.

ÉMILIE, offensée. Monsieur!

CHATEAU-RENAUD, à part. Et j'hésiterais quand mon amour-propre est engagé, quand je risque, en me retirant, de céder la place à un rival!

ÉMILIE, qui a regardé au fond. Mon Dieu, la foule se rapproche... Ces lettres, je vous en prie, ces lettres?

CHATEAU-RENAUD. Ces lettres, eh bien! oui, je tiendrai ma parole, je vous les rendrai, mais plus tard, ce matin, et à une condition...

ÉMILIE. Ah! vous êtes égoïste et cruel, monsieur!

CHATEAU-RENAUD. Égoïste, oui... si c'est être égoïste que de vouloir retarder l'instant de notre séparation. Cruel, non, car ce que je vous demande!...

ÉMILIE. Eh bien?

CHATEAU-RENAUD, regardant. J'aperçois quelques amis!... éloignez-vous, dans un moment j'irai vous rejoindre et vous saurez... (Emilie s'échappe. Montgiron, qui vient de rentrer avec Giordano par la gauche, la regarde s'éloigner en souriant.)

SCÈNE VI.

DOMINOS ET PROMENEURS, au fond, CHATEAU-RENAUD, MONTGIRON, GIORDANO, puis LOUIS.

MONTGIRON, riant. Ah! ah! il paraît que j'arrive pour faire envoler les colombes! (Se rapprochant, à Château-Renaud.) Eh bien! mon cher, madame de Lesparre, vous l'avez vue?

CHATEAU-RENAUD. Mais peut-être bien! (Louis paraît au fond et écoute.)

MONTGIRON. Et ce pari tient toujours?

CHATEAU-RENAUD. Plus que jamais!

LOUIS, à part. Un pari... que signifie?

CHATEAU-RENAUD. Je le double même, si vous voulez.

MONTGIRON. Oh! oh! quelle assurance! Ainsi donc, cette nuit?...

CHATEAU-RENAUD. Cette nuit, mon cher, nous souperons chez vous avec madame de Lesparre!

LOUIS, à part. Grand Dieu! (Château-Renaud sort vivement. — Louis se laisse tomber sur une des banquettes, au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins CHATEAU-RENAUD.

GIORDANO, apercevant Louis et allant à lui. Louis!... Eh bien! ce domino... il t'a dit?

LOUIS. Oui, je sais maintenant tout ce que je voulais savoir. (A Montgiron.) Mon cher Montgiron, vous avez eu la gracieuseté de m'inviter à souper avec vous?

MONTGIRON. Oui, et vous m'avez refusé.

LOUIS. C'est vrai; mais depuis, j'ai changé d'avis.

MONTGIRON. Bah!... et maintenant...

LOUIS. Et maintenant, j'accepte.

MONTGIRON. Bravo!

GIORDANO, regardant Louis, et à part. C'est étrange!

MONTGIRON. A trois heures donc, messieurs!

LES DEUX AUTRES. A trois heures! (Ils s'éloignent de différents côtés. — Giordano suit Louis Franchi. — La foule, pendant ces derniers mots, a disparu.)

Deuxième Tableau.

Chez Montgiron. — Un salon de garçon très élégamment meublé. — Porte d'entrée au fond — A travers une portière placée à gauche, on aperçoit une autre pièce dans laquelle est une table richement servie. — A droite, une cheminée avec une pendule.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, GIORDANO, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond, et introduisant les deux jeunes gens.* Veuillez prendre la peine d'entrer, messieurs.

LOUIS. M. de Montgiron n'est pas encore de retour?

LE DOMESTIQUE. Mon maître, non, messieurs, pas encore.

GIORDANO. Alors, nous l'attendrons.

LE DOMESTIQUE. Ces messieurs sont sans doute invités au souper?

GIORDANO. Oui.

LE DOMESTIQUE. Alors c'est à merveille; vous ne pouvez attendre longtemps; le souper est pour trois heures, et il ne s'en manque que de quelques minutes.

GIORDANO. C'est bien!

LE DOMESTIQUE. Ces messieurs n'ont pas besoin de moi?

GIORDANO. Non, vous pouvez nous laisser.

LE DOMESTIQUE. Il suffit, messieurs! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LOUIS, GIORDANO. (*Louis est allé s'asseoir et paraît absorbé dans ses réflexions. Giordano le regarde quelques instants en silence; enfin il s'approche de lui et lui prend la main.*)

GIORDANO. Louis, tu es malheureux!... tu souffres!

LOUIS. Moi?

GIORDANO. Toi-même. Tant que nous avons été dans la foule, où d'autres oreilles que les miennes pouvaient l'entendre, je ne t'ai pas fait de questions, j'ai respecté ton silence... Mais ici, nous sommes seuls, et tu peux me confier ton secret... Tu sais, le chagrin que l'on confie à un ami s'allège de moitié. Voyons, tu ne doutes pas de ma discrétion, de mon cœur?

LOUIS, *lui tendant la main.* Non, Giordano, non!

GIORDANO. Eh bien donc, dis-moi ce qui te tourmente, ce qui t'afflige! Il s'agit d'un amour, n'est-ce pas?

LOUIS. Oui, d'un amour éclos sous notre beau ciel de la Corse... ravissante vision évanouie dans nos forêts d'orangers... doux et premier chant d'un cœur de vingt ans, que la brise m'avait apporté et que la tempête m'a repris.

GIORDANO. Allons, parle... dis-moi tout. (*Il s'assied près de Louis.*)

LOUIS. Écoute donc, ami. Cette femme,

je te l'ai dit, je l'avais aimée là-bas; puis, à son départ d'Ajaccio, sachant qu'elle se rendait à Paris, je résolus de l'y suivre; je quittai tout, mon pays, ma mère, mon frère si bon, si généreux, car il l'aimait aussi, lui.

GIORDANO. Il l'aimait!

LOUIS. Qui ne l'eût pas aimée? Enfin, après deux mois, j'arrive à Paris plein d'espoir, tout ému de la pensée que je vais me retrouver près d'elle; juge de mon chagrin, j'apprends en arrivant qu'elle était mariée.

GIORDANO. Mariée!

LOUIS. Oui, mariée sans amour; mariée, quand je venais, moi, pour demander sa main.

GIORDANO. Ah! je comprends tes regrets, ta douleur! Cependant, cette femme, tu l'as revue?

LOUIS. Pour mon malheur, peut-être; oui, quelque temps après, le hasard me la fit rencontrer. J'avais été reçu chez son père pendant son séjour en Corse, je n'étais donc pas un étranger pour elle... Elle m'enjagea à aller la voir... J'aurais dû l'éviter, la fuir; je n'en eus pas le courage. J'allai chez elle; là, elle me présenta à son mari, un ancien ami de son père, un capitaine de frégate, franc, loyal, croyant tous les hommes incapables d'une lâcheté, parce que lui-même n'en avait jamais commis. Son accueil me toucha; je résolus d'être digne de sa confiance; je continuai à fréquenter sa maison, bien décidé à combattre, à étouffer ma passion. Je croyais qu'à l'amour pouvait succéder une sainte amitié. Bientôt je m'aperçus du contraire, et trop loyal pour abuser de l'hospitalité qui m'était offerte, je cessai tout à fait mes visites. (*Il se lève.*)

GIORDANO. Bien, très-bien, ami!

LOUIS. A quelque temps de là, je reçus celle du mari; il venait se plaindre de mon oubli, de mon indifférence. Alors je lui dis franchement la vérité, c'est-à-dire que sa femme était trop séduisante pour que je m'exposasse à la voir souvent... Il sourit, me tendit la main: — « Mon cher Louis, me dit-il, dans quelques jours je pars pour le Mexique; peut-être resterai-je absent six mois, peut-être un an, peut-être davantage; nous autres marins, nous connaissons quelquefois l'heure du départ, jamais celle du retour... Ma femme est jeune, belle; elle va se trouver privée de son appui, de son défenseur naturel; je vous la recommande en mon absence; soyez son ami, son ange gardien, son frère. »

GIORDANO. Est-il possible!

LOUIS. Je demeurai stupéfait, et dans mon trouble, je promis... Huit jours après, le ca-

pitaine partit... Dès ce moment, commença pour moi le rôle périlleux qui m'était confié... mais la pensée que je pouvais être utile à celle que j'aimais, cette protection qu'à défaut d'amour j'étendais sur elle, l'idée que si je ne pouvais adorer l'idole, je préservais du moins sa pureté, tout cela me donnait des forces, du courage... Je n'ai donc pas besoin de te dire que tout en l'aimant plus que ne devait l'aimer un frère, je ne la regardai jamais comme une sœur.

GIORDANO. Ensuite? ensuite?

LOUIS, se rasseyant. Elle vivait très-retirée; hors moi et quelques amis intimes, personne ne fréquentait sa maison, lorsqu'un jour on lui présenta monsieur de Château-Renaud.

GIORDANO, vivement. Monsieur de Château-Renaud!

LOUIS. Qu'as-tu?

GIORDANO. Rien... Continue.

LOUIS. Tu crois aux pressentiments, n'est-ce pas? A son aspect, je tressaillis. Il ne m'adressa pas la parole; il fut ce que doit être dans un salon un homme du monde, et cependant quand il sortit, je le haïssais déjà.

GIORDANO, se levant. Oui, oui, je m'en doutais! J'avais compris qu'il y avait entre cet homme et toi quelque une de ces relations mystérieuses dont une femme est le conducteur... Celle que tu aimes se nomme madame de Lesparre?

LOUIS. Quoi! tu sais?... Eh bien! oui, c'est elle! c'est Émilie!

GIORDANO, passant à gauche. Alors, je devine le reste. Monsieur de Château-Renaud lui plut; habile en fait de séductions, il n'épargna rien pour se faire aimer d'elle...

LOUIS, se levant et allant à Giordano. Oui, et bientôt il me sembla que je n'étais pas le seul à m'apercevoir de la préférence qu'elle lui accordait... mon parti fut pris, je résolus d'en parler à Émilie, convaincu que j'étais encore qu'il n'y avait de sa part que de l'inconséquence... mais, à mon grand étonnement, Émilie prit mes observations en plaisanterie, prétendant que j'étais fou, et que ceux qui partageaient mes idées étaient aussi fous que moi. Dès lors, tu le comprends, mon rôle devenait ridicule... presque odieux; je cessai d'aller chez Émilie. Je cherchai dans l'étude l'oubli des pensées qui me déchiraient; vain espoir! ces bruits qui m'avaient assailli dans le monde vinrent me chercher jusque dans ma retraite. Je voulus faire un suprême effort; j'écrivis à Émilie pour lui rappeler ses devoirs, pour l'avertir du gouffre où elle allait tomber, la conjurant, s'il en était temps encore, de s'arrêter sur cette

pente funeste. Je ne reçus pas de réponse; j'en conclus que le mal était sans remède, et qu'Émilie était la maîtresse de monsieur de Château-Renaud! Que te dirai-je? un profond chagrin s'empara de moi, chagrin qu'augmentait encore la pensée qu'en souffrant ici, je faisais souffrir là bas mon pauvre frère! Hier, par suite de la fatalité qui me pousse, je suis allé à l'Opéra, et là, après avoir appris de cette inconnue qui m'y avait donné rendez-vous, qu'Émilie était au bal, j'ai été témoin de cet outrageant pari qui la déshonore! (*Il porte la main à ses yeux.*)

GIORDANO, après un instant de silence. Mon ami, veux-tu me permettre un conseil?

LOUIS. Parle!

GIORDANO. Crois-moi, n'assiste pas à ce souper.

LOUIS. Que je m'en aille, moi?

GIORDANO. Oui; tiens, cela vaut mieux.

LOUIS. C'est possible, et je sens bien que tu as raison; mais fait-on toujours ce que l'on devrait faire? J'avoue que je devrais mépriser cette femme; j'avoue que j'ai tort de rester, et cependant je reste. (*Il se rasied à droite.*)

GIORDANO. Tu restes?

LOUIS. Oui, c'est décidé! Je veux, si elle vient, être là pour la confondre, pour la forcer à rougir; ce sera sa punition, ce sera ma vengeance.

GIORDANO, allant à lui. Eh bien, soit! mais au moins du calme, du courage... Il est évident que si elle vient souper chez un homme qu'elle ne connaît pas, avec des gens qu'elle ne connaît pas davantage, c'est une coquette!... et une coquette n'est pas digne de l'amour d'un galant homme.

LOUIS. C'est vrai, c'est vrai, et pourtant... (*On entend rire bruyamment en dehors.*)

GIORDANO. Silence! on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MONTGIRON, DEUX OU TROIS AUTRES JEUNES GENS, ESTHER, GRAIN-D'OR, POMPONNETTE, ET UNE AUTRE GRISETTE, EN DOMINOS ET MASQUÉES.

MONTGIRON. Par ici, par ici, mesdames et messieurs.

ESTHER. Ah! nous sommes arrivés! c'est ici chez vous, Montgiron? (*Regardant autour d'elle.*) Ce n'est pas mal pour un appartement de garçon...

GRAIN-D'OR. Mazette! quel luxe! Des fleurs sur les étagères... de la soie sur les fauteuils... et de la panne sur les domestiques!...

ESTHER. Ah ça ! il n'y a personne à intri-
guer ici... on peut ôter son masque ?

MONTGIRON. Parbleu !

ESTHER. Alors, mesdames, vous entendez,
bas les loups !

TOUTES. Bas les loups ! (*Elles ôtent leurs
masques, vont poser leurs bouquets, arran-
gent leurs toilettes; pendant ce temps, Mont-
giron s'approche de Louis et de Giordano.*)

MONTGIRON. Ah ! vous étiez là, messieurs ?
pardon de m'être fait attendre ; mais vous
savez, on a toujours le quart d'heure de
grâce.

GIORDANO. Comment donc, mon cher !
c'est trop jûste.

MONTGIRON, *présentant les jeunes gens.*
Monsieur Beauchamp, monsieur Favrolles...
(*On salue.*) Quant à ces dames...

ESTHER, *se rapprochant.* Bah ! ce n'est pas
la peine de nous présenter ; on nous con-
naît.

MONTGIRON, *riant.* Très-avantageuse-
ment, ma belle !

GRAIN-D'OR. On s'en flatte !

LOUIS, *à part.* Et c'est parmi ces femmes
qu'il oserait amener...

ESTHER. Eh bien ! dites donc, puisque
toutes les présentations sont faites, si nous
nous mettions à table, j'ai une faim...

TOUTES. Et moi donc !...

MONTGIRON. Pardon, chère Esther ; mais
je vous supplierai, ainsi que mes autres con-
vives, de vouloir bien prendre un peu pa-
tience.

GRAIN-D'OR. J'aimerais mieux prendre un
potage !...

ESTHER. Tiens ! et pourquoi donc ? Est-ce
que ce n'est pas à trois heures qu'on devait
souper ? ou bien le champagne n'est-il pas
frappé ?

MONTGIRON. Si vraiment ; mais il est sur-
venu une petite variante.

ESTHER. Pas au souper du moins ?

MONTGIRON. Non, non, soyez tranquille ;
seulement, je vous demanderai jusqu'à qua-
tre heures.

ESTHER *et les autres femmes.* Ah ! bon
Dieu !

MONTGIRON. Et pour endormir les appé-
tits trop féroces, j'ai donné en rentrant l'or-
dre à François de nous apporter du ma-
dère.

ESTHER. Va pour le madère ! je tremperai
un biscuit. (*François entre avec un plateau
qu'il pose sur un guéridon.*)

MONTGIRON. Allons, mesdames ; allons,
messieurs. (*Tout le monde entoure le gué-*

*ridon à l'exception de Louis qui reste sur le
devant.*)

GRAIN-D'OR, *après avoir bu.* Ah ça ! vous
attendez donc encore quelqu'un ?

MONTGIRON. Oui.

ESTHER. Et quel est ce quelqu'un qui est
en retard ?

MONTGIRON. Château-Renaud.

TOUTES LES FEMMES. Château-Renaud !

MONTGIRON. J'ai promis de lui donner
jusqu'à quatre heures, et comme il s'agit
d'un pari...

QUELQUES-UNS. D'un pari ?

MONTGIRON. Oui, j'ai parié un souper de
douze personnes qu'il ne nous amènerait pas
certaine dame qu'il s'est engagé à nous
amener.

LOUIS, *à part.* Que je souffre !

ESTHER. Et quelle est donc la beauté
d'une vertu si farouche qu'on engage pour
elle de semblables paris ? (*Louis devient at-
tentif.*)

POMPONNETTE. C'est donc une prude...
une Jeanne d'Arc ?

MONTGIRON. Ma foi, je crois qu'il n'y a
pas grande indiscretion à nommer le mas-
que... c'est madame...

LOUIS, *se levant et posant la main sur le
bras de Montgiron.* Montgiron, en faveur
de notre amitié, accordez-moi une grâce.

MONTGIRON. Une grâce, mon ami ? la-
quelle ?

LOUIS. Ne nommez pas la personne qui
doit venir avec monsieur de Château-Re-
naud.

MONTGIRON. Et pourquoi ?

LOUIS. Vous savez que c'est une femme
mariée.

POMPONNETTE, *riant.* Une femme ma-
riée ! tiens, c'est plus drôle !

MONTGIRON. Oui, mais dont le mari est
à Smyrne, aux Indes, au Mexique, je ne sais
où.

GRAIN-D'OR, *riant.* L'infortuné, je le
 plains ! (*On rit.*)

MONTGIRON. Quand on a un mari si loin,
vous savez, c'est comme si on n'en avait
pas.

ESTHER. Ça ne compte qu'à l'état civil,
bureau des naissances.

TOUTS, *riant.* Ah ! ah !

LOUIS, *gravement.* Son mari revient dans
quelques jours ; je le connais ; c'est un homme
d'honneur, digne de tous les respects, et je
voudrais, s'il est possible, lui épargner le cha-
grin d'apprendre à son retour que sa femme,
si elle vient, a commis une pareille légèreté.

MONTGIRON. Alors, mon cher, excusez-moi. J'ignorais que vous connaissiez cette dame, je doutais même qu'elle fût mariée... mais puisque vous la connaissez, puisque vous connaissez le mari...

LOUIS. Je les connais.

MONTGIRON. Nous y mettrons tous la plus grande discrétion. (À ses convives.) Messieurs et mesdames, que Château-Renaud vienne ou ne vienne pas, qu'il vienne seul ou accompagné, qu'il perde ou gagne son pari, je vous en bande le secret sur cette aventure.

TOUS. Comment donc ! nous vous le promettons.

ESTHER. Je le jure !

LOUIS, *tendant la main à Montgiron.* Merci, Montgiron, merci ! Je vous assure que vous venez de faire acte de galant homme.

GRAIN-D'OR. Ainsi, vous dites donc que M. de Château-Renaud a jusqu'à quatre heures ? Je lui conseille de se dépêcher, car il ne s'en manque plus que de dix minutes.

LOUIS, *à Montgiron, regardant la pendule.* Aidez-vous bien ?

MONTGIRON, *riant.* Ah ! ma foi, cela ne me regarde pas, cela regarde Château-Renaud ; j'ai envoyé régler ma pendule sur sa montre, afin qu'il ne se plaigne pas d'avoir été surpris.

ESTHER. Ah ! bah ! messieurs, puisqu'on ne peut pas parler ouvertement de Château-Renaud et de son inconnue, n'en parlons pas du tout, car nous tomberions dans les énigmes, les rébus, les charades, et ça ne serait pas amusant.

MONTGIRON. Esther a raison, il y a tant de femmes qui ne sont pas des charades, dont on peut parler, et qui ne demandent pas mieux que l'on parle d'elles.

ESTHER, *levant son verre.* A la santé de celles-là !

TOUS, *excepté Louis.* Oui ! oui ! à leur santé !

GIORDANO, *bas à Louis.* Mais bois donc, tu vois bien qu'il ne viendra pas.

LOUIS, *bas et regardant toujours la pendule.* Il n'est encore que quatre heures moins cinq minutes.

GIORDANO, *bas.* N'importe, la chance est pour toi.

LOUIS, *bas et souriant.* A quatre heures, mon ami, tout en retard que je serai, je te promets de rattrapper les autres.

GIORDANO, *s'éloignant un peu et à part.* Pauvre Louis !

LOUIS, *les yeux fixés sur la pendule et à part, pendant que les autres personnes boi-*

vent autour du guéridon. Que cette aiguille avance lentement ! qui dirait, à lui voir poursuivre sa marche impassible, qu'à elle sont suspendus mon espoir et ma vie !... Mon Dieu ! mais l'heure que j'attends, que j'appelle, ne sonnera-t-elle donc jamais ?.. (Moment de silence .. On entend le premier coup de quatre heures.) Ah ! !

TOUS. Ah !

GIORDANO, *vivement à Louis.* A ta santé ! (Louis prend un verre et va le porter à ses lèvres, l'heure a continué de sonner. Au quatrième coup, on entend retentir la sonnette de l'antichambre.)

LOUIS, *reposant son verre et tressaillant.* C'est lui !

GIORDANO. Oui, mais ce n'est peut-être pas elle.

MONTGIRON, *s'élançant vers la porte du fond.* C'est ce que nous allons voir à l'instant. (Il disparaît un moment, tout le monde se tourne vers le fond avec curiosité.)

LOUIS, *saisissant le bras de Giordano.* Mon ami, il me semble avoir reconnu sa voix.

GIORDANO, *bas.* Songe que tu m'as promis du sang-froid, du courage.

MONTGIRON, *en dehors.* Mais je vous en prie, madame, entrez donc, je vous assure que nous sommes tout à fait entre amis.

CHATEAU-RENAUD, *en dehors.* Eh ! oui, viens donc, ma chère Emilie, tu ne te démasqueras pas, si tu veux.

LOUIS, *à part.* Le misérable !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHATEAU-RENAUD, ÉMILIE.

ÉMILIE, *entraînée par Montgiron.* Monsieur, monsieur... de grâce !..

CHATEAU-RENAUD, *paraissant au fond.* Quatre heures sonnaient comme je suis arrivé, messieurs.

MONTGIRON. Très-bien, mon cher, vous avez gagné.

ÉMILIE, *se redressant de toute sa hauteur.* Pas encore, monsieur... car je comprends votre insistance maintenant... Vous aviez parié de m'amener souper ici, n'est-ce pas ?

CHATEAU-RENAUD. Mais..

ÉMILIE. Puisque cet homme ne répond pas, répondez, vous, monsieur... N'est-ce pas que M. Château-Renaud avait parié qu'il m'amènerait souper chez vous ?

MONTGIRON. Je ne puis vous cacher, madame, que M. de Château-Renaud m'avait flatté de cet espoir.

ÉMILIE. Eh bien, M. de Château-Renaud a perdu.

TOUS. Que dit-elle ?

ÉMILIE. Oui, perdu, car j'ignorais où j'allais, car pour me conduire ici, il a employé la ruse, le mensonge. — Il m'a fait croire que je me rendais chez une de mes amies.

TOUS. Est-il possible !

ÉMILIE, *ôtant son masque*. Oh ! je puis me démasquer maintenant, je ne crains pas de vous parler à visage découvert ; car si quelqu'un ici doit rougir, il me semble que ce n'est pas moi.

CHATEAU-RENAUD. Madame !...

ÉMILIE, *avec calme*. Or, je disais que, comme je ne suis pas venue volontairement, M. de Château-Renaud doit, à mon avis, perdre le bénéfice de la gageure.

CHATEAU-RENAUD. Mais du moins, à présent que vous êtes ici, chère dame, vous resterez, n'est-ce pas ? Voyez, nous avons bonne compagnie en hommes et joyeuse compagnie en femmes.

ÉMILIE. A présent que je suis ici, je remercierai monsieur, qui me paraît être le maître de la maison, du bon accueil qu'il a bien voulu me faire ; mais comme je ne puis répondre à sa gracieuse invitation, je prierai M. Louis de Franchi, mon ami, de me donner le bras et de me reconduire chez moi.

LOUIS, *s'élançant près d'elle*. Oh ! me voici à vos ordres, madame.

ESTHER, *bas à Château-Renaud*. Vous êtes volé, mon cher !...

CHATEAU-RENAUD, *avec une colère concentrée*. Pardon, mais je vous ferai observer, madame, que c'est moi qui vous ai amenée, et que, par conséquent, c'est à moi de vous reconduire.

ÉMILIE. Messieurs, vous êtes ici cinq hommes, je me mets sous la sauvegarde de votre honneur, vous empêcherez bien, je l'espère, M. de Château-Renaud de me faire violence. (*Louis se place entre elle et Château-Renaud.*)

CHATEAU-RENAUD, *après avoir réprimé un mouvement de dépit et très-calme*. C'est bien, madame, vous êtes libre, je sais à qui je dois m'en prendre.

LOUIS, *froidement*. Si c'est à moi, monsieur, vous me trouverez demain toute la journée chez moi.

CHATEAU-RENAUD. Il suffit, monsieur ; peut-être n'aurai-je pas l'honneur de m'y présenter en personne ; mais, en mon lieu et place, vous voudrez bien, je l'espère, recevoir deux de mes amis.

ÉMILIE. Un duel !

TOUS. Messieurs !

LOUIS, *avec dédain*. Il vous manquait de donner un pareil rendez-vous devant une femme... (*Tendant le bras à Emilie.*) Venez, madame, et croyez que tout mon sang ne saurait payer l'honneur que vous me faites et le bonheur que je ressens. (*Il s'éloigne par le fond avec Emilie.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LOUIS et ÉMILIE.

GIORDANO, *à part*. Un duel ! Ah ! voilà ce que je craignais !

CHATEAU-RENAUD, *avec une gaieté forcée*. Eh bien, quoi, messieurs ? j'ai perdu ! voilà tout !... Après-demain, tous, tant que nous sommes ici, aux Frères-Provençaux !

LE DOMESTIQUE, *entrant*. Ces messieurs sont servis !

CHATEAU-RENAUD. A table donc !

TOUS. A table !

GIORDANO, *à part, allant reprendre son chapeau*. Oh ! moi, je ne reste pas ici ! (*Tout le monde s'est dirigé vers la salle de gauche, où est préparé le souper. Giordano sort par le fond.*)

Troisième Tableau.

Une clairière de la forêt de Fontainebleau. — Louis de Franchi est à terre, blessé et entouré de ses témoins, Montgiron et Giordano. — Un chirurgien est près de lui et examine la blessure. — De l'autre côté du théâtre, est Château-Renaud essayant son épée ; deux autres témoins sont près de lui. C'est la reproduction exacte du tableau qui a terminé le premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, GIORDANO, MONTGIRON, CHATEAU-RENAUD, DEUX TÉMOINS, UN CHIRURGIEN.

GIORDANO, *au chirurgien*. Eh bien ! docteur ?

LE CHIRURGIEN. Le fer a traversé le poumon... l'état de la blessure ne me laisse aucun espoir.

MONTGIRON, *accablé*. Mon Dieu ! quel malheur !

GIORDANO, *regardant à sa montre, et à part*. Neuf heures dix minutes ; pauvre ami ! il me l'avait bien dit.

LOUIS, *revenant à lui et se soulevant*. Montgiron ! Giordano !... où êtes-vous ?

GIORDANO. Ici, près de toi !

MONTGIRON, *se penchant vers de lui*. Mon ami, n'avez-vous pas quelque désir, quelque volonté à exprimer ? Ne voulez-vous point me charger du soin de prévenir votre famille ?

LOUIS. C'est inutile ; elle saura tout.

MONTGIRON. Qu'en l ?

LOUIS. Ce soir !

MONTGIRON. Et qui le lui apprendra ?

LOUIS. Moi ! (*Il retombe évanoui. Etonnement général. Pendant ces derniers mots, le fond du théâtre s'est ouvert lentement. On*

voit la chambre du premier acte, l'horloge marquant neuf heures dix minutes; madame de Fracchi sur le seuil, et Fabien regardant dans la position exacte qu'ils occupaient tous deux.)

FABIEN, à sa mère qu'il fait mettre à genoux. Priez pour Louis, ma mère ; moi je vais le venger ! (*Le rideau baisse.*)

ACTE TROISIEME.

La clairière de la forêt de Fontainebleau où Louis a été tué.

SCÈNE PREMIERE.

UN BUCHERON, *faisant du bois et chantant :*

PREMIER COUPLET.

Là haut, là bas sur un rocher (*bis.*)

Il est une bergère.

Lon, lon, la

Il est une bergère.

DEUXIÈME COUPLET.

Qui chantait haut, qui chantait bas (*bis.*)

En plaignant sa misère,

Lon, lon, la,

En plaignant sa misère.

TROISIÈME COUPLET.

Le fils du roi l'a entendu...

On entend au loin le bruit d'une chaise de poste sur la route et les grelots des chevaux. Le bucheron s'interrompt et va regarder à travers les arbres.

Clic ! clac ! Et allez donc ! En voilà qui font de la poussière... Vont-ils d'un train ! Oh ! ces gens riches, c'est-il heureux de rouler comme ça ! Eh bien ! mais qu'est-ce que fait donc le postillon ?... Il les mène droit sur un tas de pavés ! Ah ça ! il a donc bu un coup de trop, ce matin, ce farceur-là ?... (*Criant.*) Eh ! là-bas ! Hé ! prends donc garde, imbécile ! Mais tu ne vois donc pas clair ? Mais tu veux donc verser ? (*On entend le bruit de la voiture qui verse.*) Pata-tras ! v'là ce que je disais ! Bonsoir la compagnie ! Tout le monde est par terre ! C'est bien fait ! pourquoi vont-ils en voiture, ces aristos-là ! (*Regardant au loin tout en bourrant sa pipe.*) Tiens ! c'est deux messieurs qui étaient dans la voiture... Les voilà qui se secouent... ils regardent à droite et à gauche... Ils cherchent quelqu'un pour les aider à relever leur carrosse. Plus souvent que je vas me déranger pour des gens qui courent la poste... Bon ! je crois qu'ils m'ont vu... Ils m'ont vu tout de même... Ma foi, oui ! ils me font des signes... Oui, oui, ap-

pelle, appelle, va ! (*Il se remet à l'ouvrage et chante.*)

Le fils du roi l'a entendu. (*bis.*)

Quelle est cette bergère ?

Lon, lon, la,

Quelle est cette bergère ?...

SCENE II.

LE BUCHERON, CHATEAU-RENAUD, MONTGIRON.

CHATEAU-RENAUD, *entrant par le fond.* Eh ! dites donc, mon brave homme ?

LE BUCHERON, *à part et sans se déranger.* Bon ! les voilà !... Ils ont donc quelquefois aussi besoin de leur prochain, les gens riches ! (*Chantant.*)

Quelle est cette bergère ?

Lon, la,

Quelle est cette bergère ?

CHATEAU-RENAUD, *lui frappant sur l'épaule.* Eh bien ! l'ami, est-ce que tu n'entends pas, ou bien ne veux-tu pas entendre ?

LE BUCHERON, *se retournant à demi.* C'est-à moi que vous parlez, monsieur ?

CHATEAU-RENAUD. Mais sans doute, et à qui donc ?

LE BUCHERON. Ah ! pardon, excuse, c'est que je suis occupé... (*Cognant et fredonnant.*)

Le fils du roi lui demanda : (*bis.*)

Que fais-tu là, bergère ?

CHATEAU-RENAUD, *impatiente.* Allons, écoute-moi !

MONTGIRON, *s'approchant.* D'ailleurs, si nous vous dérangeons, mon ami, soyez tranquille, ce ne sera pas pour rien, et nous vous indemniserons de votre dérangement.

LE BUCHERON, *ôtant sa pipe de sa bouche et saluant.* Oh ! alors, c'est différent !... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, not' bourgeois ?

MONTGIRON. L'essieu de notre voiture vient de se briser...

LE BUCHERON. Ah! je sais bien! je vous ai vu faire la culbute... Ah ça! il avait donc fait vœu de verser, le père Antoine?

MONTGIRON, *s'époussetant avec son mouchoir*. Qu'est-ce que cela, le père Antoine?

LE BUCHERON. C'est votre postillon. Eh bien! voyons, quoi que c'est que vous désirez?

MONTGIRON. Connaissez-vous un charron, à Fontainebleau?

LE BUCHERON. Je crois bien, et un fameux encore! C'est mon cousin. Oh! il était né pour être carrossier à Paris. Mais il n'y a pas de justice en ce monde.

MONTGIRON. Fort bien... Veux-tu te charger de l'aller chercher, lui et ses outils?

LE BUCHERON. Dame! volontiers... seulement, combien que vous me donnerez pour ça?

MONTGIRON. Tu auras dix francs, va!

LE BUCHERON, *vivement*. Dix francs; j'y cours!

MONTGIRON. Dépêche-toi; nous sommes pressés.

LE BUCHERON. En deux temps, je vous le ramène. (*Il fait deux pas pour sortir et revient.*) A propos, mes bourgeois, ne vous êtes-vous pas démis quelque chose en tombant?

MONTGIRON. Non, merci!

LE BUCHERON. Ah! c'est que mon cousin est aussi un peu chirurgien, vétérinaire, rebouteux... et, par la même occasion, en vous raccommoquant votre essieu, il vous aurait raccommoqué un bras ou une jambe tout de même.

MONTGIRON. Nous n'avons rien de cassé... heureusement!

LE BUCHERON. Tant mieux! Je m'en vas. (*Fausse sortie.*)

MONTGIRON. Va et dépêche. (*Le voyant revenir.*) Eh bien! qu'y a-t-il encore?

LE BUCHERON. Dites donc... ordinairement, ça alère de verser; vous ne voulez pas prendre quelque chose? Vous n'avez pas besoin de vous rafraîchir?

MONTGIRON, *impatiemment*. Mais non, animal, va donc!

LE BUCHERON. Ah! c'est que mon cousin est aussi liquoriste.

MONTGIRON, *le poussant par les épaules*. Voyons, paruras-tu?

LE BUCHERON, *sortant*. Ne vous impatientez pas; je reviens! (*Il s'éloigne par la gauche.*)

MONTGIRON. C'est bien heureux!

SCÈNE III.

MONTGIRON, CHATEAU-RENAUD.

MONTGIRON, *allant à Château-Renaud, qui pendant tout ce dialogue s'est assis à droite sur un fragment de pierre, et a laissé tomber sa tête sur sa main*. Eh bien! qu'y a-t-il encore, Château-Renaud?

CHATEAU-RENAUD. Il y a, mon cher Montgiron, que si j'étais superstitieux, parole d'honneur! j'y regarderais à deux fois à me remettre en route.

MONTGIRON. En effet, j'avoue que voilà un voyage qui commence mal.

CHATEAU-RENAUD, *se levant*. Tenez, mon cher, je crois que nous aurions aussi bien fait de rester à Paris.

MONTGIRON. Oh! quant à rester à Paris, c'est une autre affaire. Je vous ai déjà fait ma profession de foi là-dessus. Restez, si vous voulez; moi je pars. La nouvelle de votre duel avec Louis, malgré tout le soin que nous avons mis à étouffer l'affaire, s'est ébruitée, et nous avons eu l'honneur d'être l'objet d'une conversation toute partiulière entre le procureur du roi et le ministre de la justice.

CHATEAU-RENAUD, *marchant avec inquiétude*. Oui, je sais, vous m'avez déjà dit cela; mais qu'importe!

MONTGIRON. Oh! c'est qu'il n'y a pas à plaisanter avec messieurs du parquet. Depuis quelque temps ils ne cherchent qu'une occasion de faire un exemple. Et comme malheureusement ce n'est pas votre première rencontre, ils seraient enchantés de commencer par vous.

CHATEAU-RENAUD. Eh mon Dieu! pour deux ou trois malheureuses affaires qu'on a eues!...

MONTGIRON. Vous ne vous souciez pas plus que moi de figurer en cour d'assises? On est acquitté, c'est vrai; mais en attendant on reste trois mois en prison, ce qui n'est pas du tout drôle... Sans compter que vous étiez menacé encore d'un autre inconvénient.

CHATEAU-RENAUD. Duquel donc?

MONTGIRON. Vous savez que Louis de Franchi a un frère.

CHATEAU-RENAUD. Oui... Eh bien, après?

MAUTGIRON. Eh bien, ce frère est un vrai

Corse, imbu de tous les préjugés de son pays. Qui sait, lorsqu'il apprendra la mort de son frère, s'il ne quittera pas tout pour venir le venger ?

CHATEAU-RENAUD. Est-ce une raison, parce que je me suis battu avec M. Louis dei Franchi, pour que je sois obligé de me battre avec toute la famille ?

MONTGIRON. En France, non ; en Corse, oui... Enfin, tenez, Château-Renaud, je crois qu'il est plus sage de nous absenter pendant quelques mois ; nous ferons un tour en Suisse ou dans le midi de la France, nous irons où vous voudrez enfin ; mais nous donnerons par notre absence le temps à cette déplorable affaire de s'apaiser.

CHATEAU-RENAUD. Eh bien, soit, puisque vous le voulez, et que c'est convenu, ne changeons rien au programme. D'ailleurs, moi aussi, je ne sais ce que j'ai qui me pousse... Où?... à quoi? je n'en sais rien ; mais à quelque chose de fatal.

MONTGIRON, riant. Ah ! ah ! vous aussi, Château-Renaud ! Château-Renaud fataliste !

CHATEAU-RENAUD. C'est absurde, je le sais ; mais que voulez-vous ; c'est ainsi ! J'ai vu les esprits les plus solides, inquiets pour une glace brisée ou pour un chien hurlant. Et j'ai ri de cette superstition, sans me douter qu'à mon tour...

MONTGIRON. Eh bien, à votre tour ?

CHATEAU-RENAUD. Voyons ! est-ce une chose ordinaire que cette voiture qui verse et où cela ? sur la grande route.

MONTGIRON. C'est une affaire de postillon ivre, cela.

CHATEAU-RENAUD. Mon cher, la voiture n'a pas versé parce que le postillon était ivre. Non, le postillon était ivre, parce que la voiture devait verser.

MONTGIRON. Ah ça, mais vous devenez fou !

CHATEAU-RENAUD, poursuivant son idée. Et qui verse, où cela ? Dans la forêt de Fontainebleau... dans cette forêt où il y a cinq jours... (Regardant autour de lui et avec effroi) Eh ! tenez !... tenez !

MONTGIRON. Quoi ?

CHATEAU-RENAUD. Regardez !... voyez !

MONTGIRON. Mais que diable avez-vous ?

CHATEAU-RENAUD. Comment ! vous ne reconnaissez pas !... Vous ne reconnaissez pas l'endroit où nous sommes ? cette clairière !... ce chemin !... cet arbre !

MONTGIRON, regardant aussi. Mais, attendez donc ! Oui, en effet, c'est à cette

même place qu'il y a cinq jours, presque à pareille heure...

CHATEAU-RENAUD. Que dites-vous ?.. hein ?

MONTGIRON, plus sérieux. C'est étrange, en effet !

CHATEAU-RENAUD. Ah ! vous l'avouez !..

MONTGIRON. J'avoue que le hasard...

CHATEAU-RENAUD. Le hasard !... Oh ! il y a dans tout ceci plus que du hasard, Montgiron ! Il y a de la fatalité !... il y a le doigt de Dieu peut-être !

MONTGIRON. Calmez-vous, j'entends quelqu'un. (Allant au fond.) Ah ! c'est notre homme !

SCÈNE IV.

LES MÈMES, LE BUCHERON.

LE BUCHERON. Ouf ! me voilà ! J'ai joliment couru, allez !

MONTGIRON. Eh bien, ce charron ?

LE BUCHERON. Mon cousin ? Il est déjà après votre voiture ! Tenez, le voyez-vous là-bas ?

MONTGIRON, regardant. C'est bien ! Voilà ce qu'on t'a promis. (Il lui donne de l'argent.)

LE BUCHERON. Merci, mon bourgeois.

MONTGIRON. Maintenant, tu peux te remettre à l'ouvrage.

LE BUCHERON. A l'ouvrage ! Ah ! bah ! Plus souvent ! à présent que j'ai fait une bonne journée, j'éprouve le besoin de me donner un peu d'agrément au cabaret. (On entend le bruit d'une chaise de poste.) Bon ! voilà une seconde voiture... si elle pouvait verser aussi celle-là !. Salut, mes bourgeois, et bon voyage ! (Il prend sa cognée et charge ses fagots sur son épaule.)

Que fais-tu là, bergère,

Lon, lon, la.

Que fais-tu là bergère ?

Il sort par la droite.

SCÈNE V.

MONTGIRON, CHATEAU-RENAUD.

CHATEAU-RENAUD, agité. Allons, mon ami, allons !..

MONTGIRON. Où cela ?

CHATEAU-RENAUD. Où vous voudrez, mon cher ; mais ne restons pas ici ! Voyez-vous, j'ai besoin de marcher, d'être hors de ce bois. L'aspect de cette clairière me rappelle des souvenirs que je voudrais effacer ; il me sem-

ble que tout prend un aspect funèbre, une voix sombre !. Il me semble que du milieu de ces arbres, va sortir le spectre de Louis de Franchi... il me semble...

MONTGIRON. Ah ! quelle folie !

CHATEAU-RENAUD. Je suis fou, c'est possible, mais c'est comme cela !... Allons, Montgiron, allons ! (*Il va pour sortir et aperçoit Fabien.*) Ah !..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN, *qui est entré par le fond.* Restez !

MONTGIRON, *à part avec émotion.* Mon Dieu !

CHATEAU-RENAUD, *avec terreur à Fabien.* Que voulez-vous ?

FABIEN. Ne le devinez-vous pas, monsieur de Château-Renaud ?

CHATEAU-RENAUD. Louis de Franchi !!

FABIEN. Non pas Louis ; mais Fabien, son frère.

CHATEAU-RENAUD. Son frère !

MONTGIRON, *à part.* Ah ! ce que craignais est arrivé.

FABIEN, *avec un calme terrible et avançant sur Château-Renaud qui recule.* N'es-tu pas, me sieurs, qu'entre nous la ressemblance était grande ? si grande qu'en me voyant paraître vous vous êtes demandé si ce n'était pas le spectre de Louis qui sortait du tombeau. Non, messieurs, non, je ne suis pas un spectre, je suis un homme, un homme qu'il y a cinq jour encore était à l'autre extrémité de la Corse, et qui apprenant qu'il avait perdu son frère bien aimé, est venu pour demander à vous, à vous, monsieur de Château-Renaud : Qu'avez-vous fait de mon frère ?

CHATEAU-RENAUD, *avec une sorte d'arrogance.* Moi ? moi ?

FABIEN. Oui, la réponse du premier meurtrier, n'est-ce pas ? « Vous ne me l'aviez pas donné en garde ! » Eh bien, ce que vous avez fait, moi, je vais vous le dire. D'abord vous avez troublé son repos, vous avez défloré sa vie, vous vous êtes efforcé de flétrir une femme sur laquelle il mettait son bonheur à veiller ; puis un jour que par un mensonge vous aviez attiré cette femme dans un piège, après avoir jeté votre défi au visage de son défenseur, abusant contre lui de votre adresse de spadassin, vous l'avez assassiné ! (*Mouvement des deux jeunes gens.*) As-assiné ! je repète le mot. Voilà ce que vous avez fait de mon frère, monsieur.

MONTGIRON, *se plaçant entre eux et à*

Fabien. Pardon, monsieur, mais je ne comprends pas ; lors de ce fatale événement, il y a cinq jours, vous étiez en Corse, vous-même venez de le dire. Comment donc ces tristes détails ont-ils pu vous parvenir aussi rapidement ?

FABIEN. Vous oubliez la ballade de Burger, monsieur : Les morts vont vite !

MONTGIRON. Oh ! monsieur, vous ne nous croyez pas assez crédules, je le suppose, pour nous épouvanter comme des enfants avec des histoires de fantômes ?

FABIEN, *froidement.* Le soir même de la mort de Louis de Franchi, j'étais instruit de tout... de la querelle, du duel, du nom de l'adversaire... Non-seulement j'étais instruit de tout, mais j'avais tout vu. Aussitôt je suis parti, cinq jours m'ont suffi pour faire deux cent quatre-vingts lieues. Arrivé cette nuit seulement, ce matin je me suis présenté chez vous ; vous veniez de monter en chaise de poste... je me suis informé du chemin que vous aviez pris et je vous ai suivi. — De loin, j'ai vu une voiture renversée sur la grande route et j'ai dit : Dieu les arrête !

CHATEAU-RENAUD, *avec résolution.* Enfin, monsieur, que voulez-vous de moi ?

FABIEN. Ce que je veux ? Une famille corse, c'est l'hydre antique, à qui on n'a pas plutôt abattu une tête, qu'il en pousse une autre, qui mord et qui déchire à la place de celle qui est abattue. Ce que je veux, monsieur ? je veux tuer celui qui a tué mon frère.

CHATEAU-RENAUD. Vous voulez me tuer !.. et comment cela ?

FABIEN. Oh ! soyez tranquille ! pas derrière un mur, pas à travers une haie, à la mode de mon pays, comme on fait là-bas ; non, comme on fait ici, à la manière française, avec des gants blancs, un jabot et des manchettes... et vous le voyez, monsieur, je suis en tenue de combat.

CHATEAU-RENAUD. Eh bien, soit, monsieur ! mon désir le plus vif eût été d'éviter cette rencontre et vous le voyez, je la fuyais. Mais puisque vous l'exigez, puisque vous venez vous mettre en travers de ma route, puisque vous courez après le malheur, malheur à vous !

MONTGIRON. Un instant, messieurs, un instant, l'habitude en France n'est point de faire d'un duel un héritage de famille. C'est déjà bien assez du malheur qui a eu lieu, et je m'oppose de tout mon pouvoir...

FABIEN. Vous ne vous êtes pas opposé à la cause et vous voulez arrêter l'effet ! vous n'en avez pas le droit, M. de Montgiron.

Laissez-moi donc arranger cette affaire avec M. de Château-Renaud.

MONTGIRON. Dites ce que vous voudrez, monsieur, mais je ne souffrirai pas...

FABIEN. Monsieur de Château-Renaud, contre mon droit, contre mon attente, contre l'estime de spadassin que je faisais de lui à défaut d'autre estime, M. de Château-Renaud voudrait-il me refuser la satisfaction que j'exige de lui, au nom du sang versé par lui?

CHATEAU-RENAUD. Je n'ai donné à personne, monsieur, le droit de douter de mon courage, quel qu'il soit et à quelque source que je le puise... et vous n'aurez pas cet avantage sur les autres. Je me mets donc entièrement à vos ordres... mais à une condition cependant.

I EN. J'eusse cru que c'était à moi d'en faradesconditions... n'importe, parlez!

CHATEAU-RENAUD. C'est que ce combat sera le dernier, c'est qu'après vous, il ne viendra pas quelqu'autre frère, quelqu'autre cousin; c'est qu'après vous on me laissera tranquille.

FABIEN. Ce combat sera le dernier, je suis le seul frère de Louis, et après moi, après moi, M. de Château-Renaud, c'est moi qui vous le dis, après moi vous serez tranquille.

CHATEAU-RENAUD. Il suffit. Désignez vous-même l'heure, les armes, le lieu.

FABIEN. L'heure? J'ai juré que ce serait celle où je vous rencontrerais; les armes? c'est à l'épée que vous vous êtes battu avec mon frère et nous nous battons à l'épée. Le lieu? cette place.

CHATEAU-RENAUD. Cette place!

FABIEN. N'est-ce pas vous-même qui l'avez choisie, il y a cinq jours? N'est-ce pas ici que vous vous êtes battu avec mon frère? N'est-ce point au pied de cet arbre qu'il est tombé? et si je cherchais bien, si vous osiez chercher avec moi, n'y trouverions-nous pas encore la trace de son sang?

CHATEAU-RENAUD, avec résolution. Eh bien donc! puisque vous le voulez, ici, à l'épée, à l'instant même! (*Jetant son habit.*) Vous avez raison, il faut en finir!

MONTGIRON, passant au milieu. Messieurs, messieurs, ce duel est impossible, en ce moment du moins; vous n'avez qu'un seul témoin et pas d'armes.

FABIEN. Vous vous trompez, monsieur!... Nous autres Corses, nous autres hommes de la vengeance, comme on nous appelle, nous ne nous laissons point prendre ainsi au dépourvu, et j'arrive avec tout ce qui m'est

nécessaire. (*Appelant au fond.*) Venez, Meynard!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALFRED MEYNARD, des épées à la main.

FABIEN. Voici mon témoin, voici des armes.

MONTGIRON, allant à Alfred. Ah! c'est vous, de Meynard, tant mieux! Dites-moi, n'y a-t-il donc pas moyen?...

FABIEN, qui ôte son habit. Inutile, monsieur de Montgiron. Monsieur de Meynard sait ce qu'il a à faire.

CHATEAU-RENAUD. Pardon! monsieur, j'attends.

FABIEN. Meynard, priez monsieur de Château-Renaud de choisir l'épée qui lui convient.

ALFRED, présentant les épées à Château-Renaud. Choisissez.

CHATEAU-RENAUD, qui a pris une épée. En garde, monsieur. (*On entend au loin sonner neuf heures.*)

FABIEN, froidement à Château-Renaud. Si vous avez quelque recommandation à faire, monsieur, faites-la.

CHATEAU-RENAUD. Et pourquoi, monsieur?

FABIEN. Parce que, aussi vrai que Dieu nous regarde, dans dix minutes vous serez couché là, à la place où s'est couché mon frère.

CHATEAU-RENAUD. Pas de fanfaronnades, monsieur!

FABIEN, très-calme. J'en appelle à ces messieurs, ai-je l'air d'un fanfaron!... (*Premier combat de quelques minutes, où Château-Renaud s'épuise inutilement.*)

FABIEN. Reposez-vous un instant, monsieur, vous êtes fatigué.

CHATEAU-RENAUD, à Montgiron. Cet homme a un poignet de fer! (*Après un moment.*) Quand vous voudrez.

FABIEN. Je veux toujours. (*Second combat, dans lequel l'épée de Château-Renaud est brisée.*)

MONTGIRON, s'élançant. Messieurs, messieurs, l'épée de M. Château-Renaud est brisée; messieurs, ce combat ne peut continuer... les armes ne sont plus égales.

FABIEN. Vous vous trompez, monsieur. (*Brisant son épée sous son talon.*) Elles le sont maintenant. (*À Château-Renaud en lui montrant le tronçon d'épée.*) Ramassez ce fer, et continuons!

MONTGIRON, Implacable!

FABIEN. Comme le destin. *(Il se fait attacher par Alfred avec son mouchoir la pointe d'épée autour du poignet.)*

CHATEAU-RENAUD, à Montgiron, pendant que celui-ci lui attache également son épée au poignet. Je vais être tué, Montgiron! Vous partirez seul!... Dans huit jours, vous écrirez à ma mère que je suis tombé de cheval... Dans quinze, vous lui écrierez que je suis mort... Si elle apprend la fatale nouvelle ainsi tout à coup, elle en mourrait elle-même!

MONTGIRON. Vous êtes fou, Château-Renaud!

CHATEAU-RENAUD. Dieu est avec cet homme, Montgiron!

ALFRED. Messieurs! *(Lutte corps à corps.)*

Château-Renaud terrasse Fabien; mais au moment où il lève le bras pour le fropper, Fabien lui plonge son arme dans le cœur.)

CHATEAU-RENAUD, tombant auprès de l'arbre où est tombé Louis. Ah!... que vous avais-je, dit, Montgiron?... *(Il expire.)*

FABIEN, s'éloignant. Ma mère, je vous ai tenu parole! Louis! Louis!... je puis le pleurer maintenant! *(Il fond en larmes dans les bras d'Alfred.)*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, apparaissant et posant sa main sur l'éproule de Fabien. Eh! pourquoi me pleurer, frère? Est-ce que nous ne nous reverrons pas là haut? *(Le rideau baisse.)*

NOTE DES AUTEURS. L'acteur chargé, en province, des deux rôles de Fabien et de Louis devra s'efforcer de donner au rôle de Fabien un caractère d'âpreté sauvage, et à celui de Louis une teinte de douceur mélancolique; double physionomie que M. Fechter a su imprimer à ces rôles avec tant de talent et de bonheur.

FIN.